

ACTUALITÉ ET PERSPECTIVES DE LA NOTION DE FORME INTERNE CHEZ GUSTAVE CHPET (EN PSYCHOLOGIE ET EN SCIENCES COGNITIVES)

NICOLAS ZAVIALOFF

Cet article est à mettre en rapport avec le travail de traduction et de commentaires du texte de G. Chpet *La Forme interne du mot*¹, présenté comme des « études et variations sur des thèmes de Humboldt ». Dans les domaines de la linguistique et de la philosophie du langage, le philologue allemand W. von Humboldt a réintroduit deux notions fondamentales dans l'analyse du fonctionnement de la langue : celles de forme interne et de génération de variabilité. G. Chpet en donne une interprétation qui ne peut être confondue avec les principes du structuralisme classique du XX^e siècle, même si elle a influencé indirectement certains fondateurs de ce courant. Chez G. Chpet, la forme interne du mot, du langage verbal, est une force organisationnelle immanente à l'usage du langage et elle fonde la sémiotique ; par le jeu d'une corrélation réciproque, elle est une partie intégrante, à travers les objets et comme objectivation, d'une structure conjoncturelle du langage

1. G. Špet [Chpet], *La Forme interne du mot*, trad. N. Zavialoff, préf. M. Dennes, avant-propos et post-face N. Zavialoff, Paris, Kimé, 2007 ; W. von Humboldt (1836), *Introduction à l'œuvre sur le Kawi et autres essais*, trad. P. Caussat, Paris, Seuil, 1974.

considéré au niveau de ses formes externes, subjectivées par des sujets locuteurs qui actualisent précisément cette forme interne objectivée : cette dernière en est en quelque sorte à la fois objectivée et subjectivée. Est fondamentale la question des processus d'objectivation par rapport aux différents niveaux de la réalité, c'est-à-dire in fine la question de la force interne correspondante comme processus fonctionnels.

Structure et conjoncture

Chez Chpet, la forme interne n'est pas un détail, ni non plus un tout. Plus que la séquence tout-partie, c'est plutôt le rapport du « général » et de « l'individuel » qui compte. La question est de savoir comment déterminer la nature et la place du « général » et de saisir ce que représente « l'individuel ». Y répondre en opposant, par exemple, les concepts « homme » et « type social » (avec son caractère), n'y suffit pas. Certes, le dispositif structurel de la partie et du tout peut être, dans une certaine mesure, valide pour saisir, par une analyse « structurale », l'importance de certaines strates du langage verbal qui impliquent, à travers les formes morphophonologiques, de façon implicite, par exemple, des modes d'énonciation opposés du récit et du discours, du commentaire et du discours, des genres du discours entre eux, des styles, des pratiques sociales des textes considérées comme des niveaux d'un champ générique, d'une composante sémantico-pragmatique suprasegmentale, de domaines ou autres registres déterminants, ou encore des caractères ou des types. Ces strates et niveaux représentant, au niveau linguistique, la « force active » saussurienne², sont, certes, repérables comme dimension logico-grammaticale ou logico-lexicale plus ou moins invariante selon que tel ou tel programme algorithmique donné est pris en compte. Mais la forme interne chez G. Chpet est un algorithme d'une nature particulière. Elle fait partie d'un système ouvert subsumant une structure entendue comme ordonnance organique d'un ensemble d'éléments individuels – comme l'objet appréhendé de façon sensible ou comme l'objet formel idéal. Chez G. Chpet, malgré son approche restrictive (uniquement sociale) du contexte des productions langagières (domaines scientifique, rhétorique/pragmatique, romanesque, poétique, artistique...), le principe de génération de variabilité devient essentiel. Si les « valeurs » des mots / (du langage verbal) sont plutôt « homéostasiques » chez Saussure (stabilisation et variations fluctuantes à l'intérieur d'un système clos), elles seraient plutôt allosta-

2. F. de Saussure, *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 2002.

siques (créatrices) chez G. Chpet. On suggère par ces termes que ce que dit Chpet sur les postures du sujet social peut être transposé en description des postures du sujet biologique (le sujet « psychophysique »), ce qu'il n'a pas fait, nourrissant vis-à-vis des sciences naturelles une certaine méfiance, justifiée en partie à son époque (on pourrait citer à cet égard les travaux de Bekhterev, Cannon, Head, Marañon...).

G. Chpet ne se fonde pas seulement sur les différences de sens effectuées par des sujets interprétants dans des systèmes actualisés par la combinaison de composantes sémantiques segmentales déterminées : le signe pour lui est de nature relationnelle, mais la relation n'est pas fondée sur la ressemblance ou la dissemblance, la contiguïté ou l'arbitraire des mots à l'intérieur de types sémiotiques, dans un jeu de co-déterminations d'éléments appartenant soit à une logique conceptualiste pré-établie (qu'il critique chez W. von Humboldt), soit à une logique déterminée par des traits sémiques oppositifs, soit encore à une logique référentialiste (nominaliste). Pour G. Chpet, le signe n'est pas purement qu'un signe textuel, discursif, il implique, à travers le rapport chose-objet-signification-sens, la capture de la concrétude des objets / choses du monde effectuée par le corps du sujet social lui-même comme objet / chose social parmi les objets / choses du monde à signification culturelle ; il implique aussi la mise en relation des ces objets entre eux, donc la relation du sujet même avec ces objets dans un monde en mouvement : c'est ainsi que se constitue un sens évolutif.

Donc, la compréhension (ou la production) de la parole / de la langue ne correspond pas à une analyse différentielle statique des valeurs des mots à l'intérieur d'un système : on peut constater que, même au niveau grammatical, les significations indexicales, comme extra-textuelles (référentielles : par exemple, les déictiques) ou comme intra-textuelles (par exemple, les anaphores, les connecteurs...) peuvent déborder les oppositions normatives : « Il te vous enguirlande le sénateur ! »³. À quel registre renvoyer cet énoncé ? Est-ce une question de style, de genre ? Certes, les genres (comme la médiation de la langue normative) s'imposent plus ou moins, mais ils demeurent des formes d'actualisation historiques de la forme interne – celle-ci est cette « énergie » immanente à l'usage évolutif de la langue, de la parole, des textes (et non pas à la langue / pensée / esprit déjà-là comme l'entend, en partie, W. von Humboldt), elle est cette force créatrice objectivée ; cette forme interne, comme « logique », implique, dans un jeu

3. S. Bouquet, « Les Genres de la parole », *Langage*, 2004, 153.

d'objectivation-subjectivation, des gradients de l'expressivité des sujets qui, eu égard à la réalisation de l'identité de la personne, de l'individu biologique ou social, est ancrée tant dans les processus métaboliques, tropistes, que tropiques, poético-culturels (ainsi, par exemple, s'il existe un ressenti de la douleur automatique à statut métabolique, il peut y avoir aussi une perception consciente et affective de cette même douleur). Chez G. Chpet, ces processus sont, tout en restreignant le langage avant tout au verbal, à signifiante socio-culturelle humaine. Or, si on élargit leur spectre en les incluant dans les domaines des langages des corps biologiques des animaux humains et non humains, ils nous aident à fonder, de façon plus complexe, « l'édification d'un bâtiment scientifique de la compréhension du monde » (Gustave Chpet, *La Forme interne du mot*), mais non plus « l'activité de l'esprit » qui aurait « pour finalité seulement sa propre élévation » (*ibid.*).

Chez G. Chpet, la sémasiologie (étude du sens qui part du signe-usage du mot / proposition vers la détermination du concept) est envisagée non seulement dans son aspect intellectuel comme construction continue du sens, mais aussi dans son aspect émotionnel – le corps (le somatique) du sujet social (ethnique) intervient dans la manifestation de l'expressivité et de la conscience du sentiment de soi-même inscrit dans la durée historique. La forme interne est le produit d'une objectivation non plus de la seule logique classique (purement hypothétique ou grammaticale) face à une situation donnée, mais de la logique considérée à l'aune d'une évaluation émotionnelle par le corps d'une réaction du sujet – logique de l'incertain et des mondes possibles : de ce point de vue, le rôle de la subjectivité (individuelle ou collective) devient crucial. Toutefois, la description du langage du corps à signifiante sociale telle que la propose G. Chpet, ne semble plus suffisamment rendre compte de la complexité des fonctions de la cognition et de l'émotion, aussi conviendrait-il de faire intervenir la description du langage du corps à signifiante biologique dans le cadre général de la théorie évolutionniste de l'hominisation.

Le signe linguistique (le mot) est un « archétype culturel ». Comprendre ce qu'est ce signe et comment il fonctionne, rend compte de l'activité et créativité humaine en général. Dans le domaine artistique, par exemple, pictural (figuratif ou abstrait), pour un même sujet (matière, thème) peuvent être réalisés divers tableaux (et inversement, un même tableau peut renvoyer à divers sujets), car la subjectivation/actualisation de la forme interne (entendue comme processus de compréhension et d'évaluation objectivés) peut être (situationnellement) diverse : l'usage, l'échange des signes, la pratique interactive des structures (qu'il s'agisse de

production ou de réception d'un « message ») sont source de conflits d'interprétation. Un objet (chose, visage, événement), par sa forme et son usage (en tant que symbole en soi), reste lié à une certaine subjectivité, et, par son représentant, image ou mot, il en est de même. Associée aux significations (généralisations, symbolisations, catégorisations dues à une médiation du langage relativement normatif), la subjectivité, l'expressivité, subsumées par l'objectivation de leur forme interne (comme processus d'évaluation), ouvrent le champ des possibles, participent à la constitution dynamique du sens. Cette expressivité est fondée sur la manifestation « naturelle » (corporelle, « psychophysique »), à signifiante non seulement sociale (comme chez Chpet), mais aussi biologique, écosystémique, signifiante orientée vers deux formes de survivance du sujet individuel et collectif. Dans l'ensemble, il s'agit d'un complexe de niveaux interdépendants et corrélatifs, où flexibilité et variabilité des comportements répondent aux changements plus ou moins aléatoires de l'environnement socio-géographique. Les conflits ne restent pas enfermés dans des systèmes d'actions pré-déterminés, où évolueraient des individus socio-économiques ou neuro-économiques déterminés. Pour Chpet, la sphère culturelle est précisément le champ des possibles.

Forme interne et interdisciplinarité élargie

Dans cet article, le mot-clé est « génération de variabilité » ; cette notion est présente et chez W. von Humboldt et chez G. Chpet. Elle est liée à l'idée de forme interne et elle nous permet aujourd'hui d'aborder un certain nombre de questions qui incitent au débat dans les domaines de la linguistique, de la philosophie, de la psychologie ou des sciences cognitives en général : entre autres, le rapport de la logique et de l'imagination ou de l'indétermination, le rapport de l'intellection et de l'émotion, le rôle de la subjectivité, la notion de l'hominisation de la pensée et du langage animal.

Il y a plusieurs courants dans le domaine des sciences cognitives. C'est dans leur dernier développement que nous retrouvons une part de l'actualité des idées de G. Chpet, qui sont en même temps une critique des étapes précédentes et une ouverture vers des approches plus complexes.

Parmi les principes qui fondent, chez G. Chpet, sa démarche interprétative et corrélationnelle des phénomènes, on trouve d'abord la notion d'interdisciplinarité. Certes, le champ des disciplines s'est élargi : aux disciplines évoquées par G. Chpet viennent s'ajouter, entre autres, l'anthropologie (préhistoire), la neurobiologie, la neurolinguistique, l'informatique. Les concepts

des neurosciences cognitives classiques (années 1960-1970) sont les suivants :

- Le caractère distribué et parallèle du traitement de l'information dans les systèmes sensoriels ;
- Le rôle de l'action dans l'acquisition des connaissances ;
- L'importance de la plasticité dans la formation et le maintien du réseau nerveux⁴.

Gustave Chpet annonce ce dispositif spéculatif quand il parle de la connexion des capacités « spirituelles » (mentales, intellectuelles/intellectives) et de la disponibilité sensible (sensorielle) chez le sujet agissant à l'intérieur d'une organisation sociale : les termes de « perception active » dont il est question dans *La Forme interne du mot* se traduit dans le cadre linguistique en « prédicativité distributive ». Par rapport au troisième point, G. Chpet parle non pas de « plasticité » au niveau neuronal, mais de la capacité de la pensée, du langage, de la création artistique, scientifique, rhétorique/pragmatique à objectiver certaines lois et une certaine logique (la forme interne) à partir des comportements psychophysiques et à subjectiver ces mêmes lois et cette même logique dans une structure conjoncturelle (linguistique, artistique), c'est-à-dire une variabilité ouverte qui les actualise. Il est question ici d'un principe général : la génération de variabilité à partir de certaines contraintes. Bien sûr, comme ces opérations se passent « dans la tête », les sciences cognitives, en un premier temps (sous l'influence du structuralisme, du conceptualisme), s'en tenaient, au sujet de la cognition et de l'émotion, à la théorie centrale : dans la construction de l'individu, la primauté est donnée « à ses ressources internes plutôt qu'à l'influence de l'environnement » (*i.e.* ressources cérébrales, systèmes neuronaux et endocriniens).

G. Chpet avait considéré les productions de l'esprit comme le résultat du langage des corps situés dans un environnement social : ce langage des corps naturels (les sujets psychophysiques) est à signification sociale. Il est intéressant précisément de noter qu'actuellement les neurosciences cognitives ou la psychologie cognitive concentrent leurs recherches (non sans débats) sur les « états mentaux », sur les relations entre le soi et l'autre, et sur les valeurs (les émotions).

G. Chpet anticipe ; certes, il n'emploie pas les termes de cartes neuronales, ou de répertoires d'actions mémorisées, stockées dans les structures cérébrales, il évite même la notion de représentations entendues comme premier niveau conceptuel qui enclencherait le

4. M. Jeannerod, « Les Clés du cerveau », *Pour la Science*, nov. 2007.

message (verbal), et dans lesquelles certains décèleraient une sorte de forme interne mal définie :

Les représentations ne sont pas de simples images, véridiques et trompeuses, d'une réalité qui leur serait extérieure. Elles possèdent une énergie propre qui convainc que le monde, ou le passé, est bien ce qu'elles disent qu'il est⁵.

G. Chpet, dès lors que la vie est décrétée être « vivante », écarte l'idée de représentation, d'image idéale absolue, il écarte l'idée de modèles cognitifs intériorisés (de nature sémantico-linguistique ou analogique), de modèle-dessein parfait propre aux utopies, aux croyances, aux dogmes, aux idéologies (et à leurs mythes), et l'idée de schème comportemental universel. Pour G. Chpet, les idées, les concepts, les objets mentaux (*predmety*), sont portés par les signes, les mots, les termes qui sont concrets, matériels, résultat de la communication verbale et non verbale entre les corps socialisés ; ils sont subsumés en même temps par la forme interne, concrète à sa manière, immanente à l'usage des langages (langage verbal, gestuel, musical...) – et ces langages sont des formes matérielles externes verbales, comportementales qui actualisent cette forme interne entendue comme activité cognitive/intellective (logique scientifique et quasi-logique poétique), et comme expression de valeurs (devenant conscience, « sentiment de soi-même », « expériences émotionnelles », « vécu »), à la manifestation desquels renvoie la question de l'identité de la personne dans le cadre de la « psychologie ethnique »⁶, ce par quoi interviennent également l'imagination et l'expressivité qui est la marque de la présence du sujet dans le temps et l'espace historiques, dans le monde des signes culturels concrets se développant dans un univers biophysique naturel qui se transforme et est transformé.

G. Chpet restreint ses réflexions sur le langage tant au langage verbal en général qu'à la créativité scientifique et artistique ; à propos du langage verbal, il dit que « le mot est la chair de la pensée », « la pensée est générée par le mot et en même temps que lui ». Le « verbal » est déplacé de la sphère du conceptualisme pur ou du génétique pur (la nature-substance) dans la sphère de la socialité concrète, corporelle, par le biais des objets « mentaux » matériels (mots, signes culturels), comme effet de variations dû à une génération de nature culturelle. L'environnement culturel

5. R. Chartier, « L'Écrit et l'écran, une révolution en marche », *Le Monde*, 13 oct. 2007.

6. T. Martsinkovskaïa, « G.G. Chpet, paraphase sur un thème contemporain » (dans ce volume).

devient en quelque sorte l'agent de l'évolution. Langage verbal et pensée sont au service de la compréhension scientifique et poétique continue du monde, impliqués dans un mouvement d'autodéveloppement de ce monde, dans la constitution indéfinie du sens opposée au dogme ; cette constitution est ancrée dans la socialité, sous-tendue par une certaine forme objectivée créatrice : la forme interne du langage.

Pour W. von Humboldt, la traduction n'est pas considérée comme une œuvre mais comme un travail. Cependant, certains traducteurs pensent que la traduction peut être

un des instruments grâce auxquels se transmet ce qu'ont pu avoir d'innovant telles œuvres sédimentées dans le temps⁷ [...] ;

La traduction participe au redécoupage de ce qui, dans le passé, intéresse au présent l'anticipation créatrice ou la réorientation de l'avenir (*ibid.*) ;

ce qui revient à saisir le sens « en fonction d'intérêts qui ne sont pas complètement explicités ». Pour Chpet le sens n'occupe pas une place fixe dans un espace sémantique et il nous revient de souligner la manière dont se construit le sens, de faire apparaître la dynamique de ce sens à travers son historicité et de trouver ce vers quoi il ouvre à travers la singularité de celui qui le produit.

À partir des acquis scientifiques actuels dans les domaines de la biologie, de la psychologie, de la neuropsychologie, de l'éthologie ou des sciences cognitives qui, renonçant au béhaviorisme, se tournent vers le problème de la naturalisation, c'est-à-dire qui acceptent d'étudier le rôle du cerveau, des émotions, de la subjectivité, de l'activité et de la simulation du comportement réel des organismes, on peut essayer de capter certaines idées de Chpet en tenant compte de toutes ses affirmations, ses intuitions, ses hésitations, ses restrictions. Et ces idées de Chpet ne sont pas incompatibles avec une approche neurobiologique ou neuropsychologique du sujet, si l'on veut approfondir cette notion de forme interne du mot/du langage, par exemple en cherchant à expliquer le rôle spécialisé de certaines structures cérébrales ou des hémisphères cérébraux dans l'interaction et la corrélation de leurs fonctions. En référence à la notion générale de forme interne du mot, seront pris en considération des processus tels que la génération de variabilité, la perception active, la prédication distributive, le mouvement, qui se traduisent dans le comportement langagier verbal et non verbal

7. M. de Launay, « Histoire d'un art toujours réinventé », *Le Monde*, 14 sept. 2007.

en postures (psychophysiques) particulières chez le sujet individuel ou collectif, qu'on se situe dans les domaines scientifique, rhétorique ou poétique, du réel ou de l'imaginaire.

Entre forme interne et formes externes : la perception active, la pensée communiquée, la constitution du sens

L'analyse des multiples aspects du comportement humain peut être centrée sur la notion de forme interne du mot, du langage, dans la mesure où le mot est considéré comme l'archétype de la chose culturelle. Analysée comme énergie, forme formative, logique objectivée à partir des pratiques langagières (les formes externes), tout en restant en corrélation réciproque, cette notion est entendue comme génération de variabilité – notion empruntée à W. von Humboldt, mais considérée par G. Chpet d'un point de vue non spéculatif/conceptualiste, ni purement psychologique, ni d'ailleurs purement psychophysiologique ou mécaniste. Chpet anticipe, au plan de la méthode, en partie sur un certain nombre de réflexions scientifiques actuelles portant sur les rapports du sujet à son environnement socio-écologique.

G. Chpet emprunte beaucoup de choses à W. von Humboldt, sauf les contradictions de ce dernier : il les résout, sur le plan fondamental et par une sorte d'inversion, en substituant à la pensée composée de concepts, d'intellectualité (l'esprit), à la pensée-activité déposée (avec le sens articulatoire) dans la tête comme source du langage verbal, l'usage de la langue comme source de la pensée, de la connaissance dans un jeu d'objectivation et de subjectivation. Contrairement à ce que propose Humboldt, G. Chpet pense que la sensibilité, la pensée, le langage du sujet individuel et collectif sont imbriqués l'un dans l'autre. La langue est une chose sociale, parlée par des sujets sociaux et leur permettant d'exprimer des idées : le « sujet créateur » n'est pas un objet abstrait, « moyen », impersonnel, ce n'est pas un objet de biographie, mais une personne « vivante », créatrice (*persona creans*). Et c'est par la communication, par l'échange, via l'usage des ressources linguistiques de différents niveaux, que s'objective une forme générale protoverbale commune de penser et de ressentir à partir des formes externes distribuées dans les têtes, les corps, les objets culturels ; code plus performant, elle recouvre un langage / code non verbal opérant selon des processus cognitifs et émotifs particuliers (et ces deux codes ne sont pas des reflets adéquats au réel) ; elle devient forme interne formative, intellectuelle et évaluative qui, dans un mouvement inverse, s'actualise en idées, connaissances, sentiments et actions (ces formes externes verbales et non verbales convention-

nelles, plus ou moins normatives) les plus variables, éventuellement chez le même sujet comme dans les groupes sociaux les plus divers. La question ici posée est de savoir comment on passe d'un code à l'autre ?

Les ressources linguistiques (phonologiques, lexicales, syntaxiques) évoquées sont organisées en un système ; celui-ci n'exclut pas une relative liberté de combinaison de ses éléments, mais il témoigne plutôt d'une structuration conjoncturelle des significations et des formes plus ou moins communes en une sémantique et expressivité dynamiques. La fonction qui intervient n'est pas d'abord de nature rationnelle, conceptuelle, opérant « dans la tête » ; elle n'est pas non plus une fonction psychologique (ou noétique) se liant à la fonction morphologique, grammaticale, comme le propose (en 1862), dans une certaine mesure, A. Potebnia⁸, qui se méfie de la logique en tant que science hypothétique : le modèle de production verbale qu'il suggère (à la suite de Humboldt), pose en un premier temps l'élaboration conceptuelle d'un message où sont traités les idées, les concepts à exprimer verbalement : le sujet parlant puise dans la pensée (inconsciente) les indices, en construisant, sur la base d'un contenu étymologique (subjectif, psychologique) une image / représentation / notion qui lie la pensée à la conscience, mais en contredisant le rôle de l'image sensible (qui n'est pas l'image de l'objet), que lui impose le mot avec son contenu étymologique proche ; et, en un second temps, il pose la formulation de la pensée en structures linguistiques fondée sur le choix à faire entre les mots et sur la combinaison des mots sélectionnés en structures morphosyntaxiques. On retrouve plus ou moins ce modèle de production actuellement dans certains courants psycholinguistiques. Mais, quand G. Chpet, dans le cadre d'un traitement des informations en vue d'une communication verbale, recourt aux notions, aux idées, aux concepts, il ne leur attribue pas une dimension noémique pure ; dans une action/réaction à une situation donnée, chez le sujet locuteur, l'objet dit mental (en fait, neuronal/corporel), devenant mot, est un objet concret, matériel, face à une réalité ontique correspondante (chose, personne, événement), il est une forme concrète (devenant en quelque sorte ontique à son tour – une réalité expressive), homologue d'une combinaison d'éléments mis en relation – les indices des objets (et il ne s'agit pas des indices de la pensée, comme l'analyse d'A.A. Potebnia qui, d'ailleurs, attribue à la base du mot ou de la racine un contenu ne correspondant pas toujours à l'idée première de l'étymon, qui

8. A.A. Potebnia [Potebnia], *Mysl' i jazyk* [La Pensée et le langage], RMIN, 1862.

subsume la/les signification/s première/s (comme les différentes variantes du nom de l'éléphant en sanscrit); A. Potebnia considère le mot avec son indice primaire comme étant la forme interne : les choses intelligibles en soi seraient nommées en quelque sorte par elles-mêmes) ; ces indices sont obtenus sur la base de la perception active : la couleur n'est pas une propriété de la lumière ou des objets qui la réfléchissent (certes, certaines longueurs d'onde de la lumière sont absorbées par les objets, d'autres sont réfléchies), c'est un indice, une sensation qui naît dans notre cerveau/notre corps en situation d'existence concrète, « vivante ». Cet indice signale notre position face à la réalité, position « détachée » par rapport au réel mais devenant concrétude d'existence ; il contient potentiellement une prédicativité qui se distribue en constituants morphosyntaxiques (noms, verbes, adjectifs, adverbes...), dans une attitude d'action ou de réaction adaptative à une situation donnée ; « l'idée », le « concept » (aperception regroupée de plusieurs indices) trouvent, dans un ou plusieurs lexèmes, une part adéquate ou indirectement associée des indices en fonction de l'expression de formes corporelles liées à des processus de génération de variabilité inhérents à la forme interne. Pour A. Potebnia, la pensée inconsciente (qui, certes, n'est pas toute prête, mais se présente sous forme de processus d'imagerie mentale et d'aperception, comme des objets mentaux universels pourvus d'un sens) déterminerait en quelque sorte la séquence linguistique via la représentation ou, mieux encore, via une série de relations entre les significations générales, significations de base des mots (ce qui n'exclut pas une part de subjectivité, cf. les faits énonciatifs intégrés à la langue) ; les sons phonétiques, les éléments phonologiques réalisés, s'imposent d'eux-mêmes en restant liés primordialement aux « mouvements spirituels » à l'intérieur de ces sons. On trouve chez A. Marty une approche quelque peu identique, toutefois les significations de base ou étymons sont plutôt neutres, le développement de la langue est sans plan, assurant tout au plus la communication, mais sans pour autant écarter ce qu'il y a de confus dans sa notion de forme interne (« expérience émotionnelle interne », cf. M. Venditti dans ce volume). Chez A. Potebnia, la forme interne est une aspiration à la pensée, à la conscience, c'est le rapport de la pensée à la conscience ; mais sensibilité et pensée s'opposent. Se retrancher derrière la spéculation (« l'esprit-vision », *umozrenie*), permet-t-il de saisir l'idée de la chose objective ? Cette idée supposée n'est qu'un moment du mouvement, de la pensée, du langage, de l'action, et elle est plutôt incompatible avec l'absence de frontières entre les choses concrètes, les objets matériels naturels ou créés du monde (le réel n'est pas discret). Pour G. Chpet, dans une certaine mesure, la

subjectivité (la sensibilité) n'est pas une question de représentation, mais l'actualisation individuelle dans des formes corporelles des formes corporelles objectivées, comme forme interne. L'expression verbale et l'expressivité (le style) correspondent à une opération de mise en séquences sensori-motrices plus ou moins perçues simultanément, actualisables intrinsèquement par des éléments langagiers-verbaux : est essentielle ici la « perception active », fondée sur le rapport prosodique / postural aux objets appréhendés dans leurs relations, saisis à travers le prélèvement de leurs indices pertinents (saillants ou associatifs) au plan émotionnel et intellectif et ce à partir non pas d'un processus d'activation de représentations stockées en mémoire (ce que dit A. Potebnia) ou seulement d'un répertoire personnel d'actions⁹, mais avant tout à partir d'un répertoire objectivé d'expériences corporelles ressenties comme des actions à réaliser ou à simuler de manière stéréotypée ou novatrice / anticipatrice. Ces actions et les « gestes » vocaux se recouvrent avec, chacun, toutes leurs spécificités (par exemple, phonologiques et prosodiques pour la parole, pour l'acte verbal), et ils n'interviennent pas comme dernière étape : l'acte performatif n'est pas une exception et n'est pas en lui-même une forme interne en soi.

Intellection et sensibilité, langage et interprétation

Intellection et émotion sont imbriquées l'une dans l'autre. Le processus de génération de variabilité intervenant pour créer, constituer du sens lexico-verbal (qui ne serait donc pas préétabli ou figé) est fondamental : il participe des fonctions, des mécanismes, des lois, d'une logique, d'un algorithme (ensemble de programmes indiscernables) qu'évoque G. Chpet au sujet de la forme interne comme processus d'intellection-compréhension du monde (via le langage), et, comme processus d'évaluation de cette compréhension (via les phénomènes physiologiques), il implique les phénomènes d'expressivité devenant marque de subjectivation, d'individualisation / identification personnelle et de conscience réflexive dans l'univers des signes culturels.

À la différence de l'approche de W. von Humboldt qui ne sait réconcilier la pensée et la sensibilité, G. Chpet, à travers les actes langagiers concrets, vivants, entrevoit ce qui fait partie du langage verbal, mais sans que cela corresponde à des données sensibles

9. A.R. Damasio, *Le Sentiment même de soi. Corps, émotion, conscience*, Paris, Odile Jacob, 1999 ; A.R. Damasio, *Spinoza avait raison. Joie et tristesse. Le cerveau des émotions*, Paris, Odile Jacob, 2003.

constantes : qu'il s'agisse de la forme interne, en tant que logique modale du discours scientifique, des formes internes expressives (« figurales ») du discours rhétorique, ou des formes internes poétiques du discours tropique, ces formes restent, selon G. Chpet, le « fondement formel général » modulant le processus de penser, la volonté (la décision), la « fantaisie » [*phantasia*¹⁰] (l'imagination), la régulation émotionnelle, à quoi s'ajoute la mémorisation (*La Forme interne du mot*, § 9). On peut entendre par processus de penser une forme d'intellection correspondant à la compréhension du monde, de tous les objets peuplant ce monde, y compris le sujet pensant (cf. *intelligere* = « comprendre » au sens de *urazumet'*), c'est-à-dire une façon de désigner, nommer ces objets par des signes en recourant à une sorte de dialectique : celle-ci établit des relations causales, des oppositions, des contradictions, toute façon de raisonner à partir des connaissances acquises. En outre, cette dénomination, cette compréhension, liées à des postures, dépend d'une intelligence « culturelle » distribuée, objectivée en divers processus : la forme interne de tous les langages, c'est-à-dire les divers rapports physiques, à signifiante biologique et sociale, entre les individus. Il ne s'agit pas d'une dialectique opérant à l'aide de purs objets mentaux ; les signes, devenant choses matérielles dans le cours d'une perception active et d'une communication interindividuelle, sont à leur tour objets d'interprétation.

La compréhension du monde physique est relative à l'espace, à la quantité, aux causes mécaniques, à l'usage d'outils : les chimpanzés (de 12 ans) et les enfants (de 2,5 ans) font jeu égal dans ce domaine, encore que les enfants sembleraient plus performants, quand il s'agit d'induire des causes cachées¹¹ ; notons cependant que la médiation de la langue des adultes peut favoriser cette induction (par exemple, dans le sentiment qu'il existe une cause autre que celle qui est indiquée par un adulte en porte-à-faux dans des paroles explicatives d'une situation). Cette supériorité, due au langage, se retrouve dans des aptitudes sociales telles que la communication, l'apprentissage par imitation, la lecture des intentions

10. NdE : nous renvoyons, à ce sujet, à la NdT (dans l'article de N. Poleva, dans ce volume, art. de N. Poleva), dont nous rappelons ici l'essentiel : pour traduire le terme russe « fantazija », lorsqu'il est employé dans une perspective phénoménologique, nous proposons de garder le terme de « phantasia » qui est parfois utilisé dans les traductions de Husserl ou de Heidegger. Nous précisons néanmoins entre crochets la signification réelle de ce terme, pour qu'il ne soit pas confondu avec le terme français de fantaisie.

11. Herrmann et al., cf. P. Philippon, « L'Intelligence humaine serait avant tout sociale », *La Recherche*, nov. 2007.

d'autrui¹²: en effet, il est entendu que les milieux naturels et sociaux plus ou moins complexes où évoluent les espèces animales impliquent des degrés de performance adaptative plus ou moins élevés ; mais le langage verbal n'y intervient que de façon quantitative et non pas qualitative en termes de processus : que les mots exercent une sorte de prépondérance dans l'univers des signes, c'est parce qu'ils sont une médiation des plus pragmatiques dans l'échange des informations (par leur forme phonique et par leur contenu dénominatif), mais les mots néanmoins font partie d'une sémiotique générale, comme science socio-historique humaine et non humaine.

Grâce au langage verbal peuvent opérer le syllogisme, les règles de transitivité, la planification du futur : sur ce dernier point, l'imagination (en particulier poétique, selon Chpet) est importante : sans se couper de la réalité, elle procède, plus qu'ailleurs, à son « détachement », ce qui contribue à dépasser la logique classique et d'instaurer une logique modale, non monotone, une logique des possibles¹³. Les objets réels du monde, sont des objets déterminés, « compris », « interprétés », mais, dans l'action, ils sont aussi manipulés, transformés en tant que tels : il y va, semble-t-il, d'une matérialité double, l'une dite empirique, ontique, l'autre dite ontologique, idéale, mais non pas prédonnée et, dans ce cas, le « détachement » intègre le ressenti par le corps, et, en devenant mots concrets (matériels, corporels) dans la communication, il exprime la subjectivité concrète, une référenciation multilatérale sur la base d'une relation intra/intercorporelle entendue comme processus d'évaluation émotionnelle de l'intellection (désignation et dénomination). La matérialité, la concrétude ont différents niveaux, auxquels on peut ajouter celui de la forme interne, chacun ayant sa propre caractéristique. C'est, là, la manifestation de la variabilité, d'un jeu des possibles, mais tout n'est pas permis ; G. Chpet n'écarte pas, pour le sujet parlant, le rapport à une norme (*cf.* les allusions aux discours pathologiques, l'absence d'un contrôle des émotions). L'expressivité, l'effet des émotions appartiennent au phénomène de génération de variabilité.

Les émotions

Les émotions ne sont pas, en général, perturbatrices comme les entend le béhaviorisme. Darwin¹⁴ avait attribué à l'animal et à l'homme, comme témoignage de son adaptation passée, la capacité

12. *Ibid.*

13. *Cf. Les Chemins de la logique (dossier), Pour la Science*, oct.-déc. 2005, et R. Martin, *Pour une logique du sens*, Paris, PUF, 1983.

14. C. Darwin, *The Expression of the Emotions in Man and Animal*, Londres, Murray, 1872.

de lire les expressions faciales et posturales chez les congénères, d'interpréter leur comportements et, en en déduisant les intentions, d'en prédire les conséquences, en fait, de surmonter les conflits par les alliances, la compétition, la coopération, l'altruisme, et donc d'assurer la survie collective et individuelle. G. Chpet présente les émotions comme des manifestations corporelles les plus diverses, mais, dans leur fonction d'évaluation des processus intellectifs, naturelles en soi, elles sont à signifiante sociale (et donc ne seraient pas universelles ; G. Chpet reconnaît cependant l'existence de certains automatismes, le rôle de certains réflexes). Liées à un jugement intellectif, aux processus de compréhension et d'interprétation (à la pertinence des informations mnésiques stockées éventuellement à l'aide de la forme et de la signification des mots), à la prise de décision, elles inscrivent, par leur valeur d'expressivité, le sujet (individuel et collectif) dans l'espace culturel et le temps historique ; c'est la marque, la présence du sujet dans la mémoire, la culture. Et dans cette culture, elles s'objectivent comme processus d'évaluation : un autre aspect de la forme interne.

Nature du message

Le travail de l'entendement repose sur la perception active qui est inhérente à la procédure de génération de variation des significations et des formes des termes, des unités lexicales de dénomination des objets du monde. Dans l'usage de la langue, la production et la compréhension des mots isolés ou des phrases (pour G. Chpet il s'agit de jugements implicites ou explicites) peuvent être réellement analysés, si l'on tient compte d'un sujet encodant-décodant en situation d'échange, dans un milieu où il agit en fonction de causes et de visées sociales et biologiques. Il ne s'agit pas d'un sujet « idéal ». Ce dernier est présent dans certains modèles cognitivistes ou connexionnistes, par exemple, dans les modèles de Levelt, Dell ou Caramazza¹⁵ (à la base desquels on trouve la modélisation de Garrett, 1980) qui s'intéressent au processus de production et de compréhension du mot. Leur version computationnelle (pour les deux premiers) cherche à valider certaines données comparatives, obtenues au plan clinique, par exemple, lors de l'accès lexical chez l'aphasique à l'aide d'une batterie de tests permettant de repérer ses déficits dans le cas de troubles lexico-sémantiques et/ou lexico-phonologiques. Cet accès sous-entend plus ou moins la composante sémantique et plus ou moins la dimension lexico-syntaxique dans l'énonciation (*skazyvanie* chez A. Potebnia) du sujet psycholo-

15. H. Sauzéon, « Modèles du langage et production de mots : apport des sciences cognitives », dans *Aphasie et Aphasiques*, Paris, Masson, 2007.

gique manifestant une expression purement « verbale » au niveau des ses modules cérébraux. Globalement, il s'agit de poser deux niveaux extrêmes : l'élaboration non linguistique d'un message, d'une part, et la réalisation motrice, d'autre part (et ce, dans le cas d'une production ; dans le cas de la réception, le mouvement est inversé). Entre ces deux moments, on trouve les strates suivantes : construction d'un niveau sémantico-syntaxique et choix des unités lexicales (processus fonctionnels et positionnels), combinaisons phonologiques : au total, le lexique « mental » fournit des éléments traduits en formes phonématiques et combinées entre eux grâce aux morphèmes grammaticaux. Reste à la phonétique à mettre son grain de sel : le sujet, avec sa propre prononciation et son propre accent se met à articuler l'ensemble. Chaque modèle se caractérise par la nature sérielle ou interactive des opérations linguistiques. Dans ces trois modèles, est centrale la conceptualisation du message qui confine en réalité à un acte de nomination-désignation, voire à un certain nominalisme (la chose est le mot et inversement ; voir la critique qu'en fait G. Chpet dans la *Forme interne du mot*). En matière de production, dans le premier modèle, le traitement sériel est un traitement linéaire, reposant sur la successivité des strates (entrent en jeu des facteurs de récence et éventuellement des liens inhibiteurs). Le deuxième modèle repose sur l'interactivité ; il s'agit, à partir de certains traits sémantiques, de procéder à une connexion des strates interdépendantes : l'information sémantique et linguistique, distribuée et parallèle, implique la simultanéité ; il est fait appel aux symboles/mots/lemmes (unités lexicales porteuses de propriétés morphosyntaxiques). Ces « mots » sont entendus encore comme des « choses » au travers d'une supposée représentation visuelle (on voit l'influence de la forme acoustique et surtout graphique, alors qu'il ne s'agit pas de pictogrammes) et au travers de l'illusion perceptive d'une entité-chose. Ce modèle ne tient compte ni de la notion chpétienne de « détachement » par rapport au réel, ni non plus du réflexe d'orientation (accès au lexique personnel très subjectivé actualisant la forme interne), deux processus qui relèvent de la perception active et non pas du recours aux purs concepts, aux images et aux représentations. Sur le plan clinique, ce modèle renvoie à ce qui correspond, entre autres, aux erreurs mixtes, par exemple, chez certains aphasiques : substitution de « rat » à « chat » ou substitution plus subtile dans l'expression « fin à la ligne ! ». Le facteur sémantique ne semble impliquer dans ce modèle que des paraphasies sémantiques : il ne prend pas en compte les erreurs néologistiques¹⁶. Or les paraphasies liées à des opérations néologis-

16. *Ibid.*

tiques sont possibles et elles renvoient à des associations verbales (réflexe d'orientation) beaucoup plus complexes : les distances sémantiques et phonologiques entre le mot paraphrasique et le mot cible dépendent d'une attitude langagière très subjectivée et non pas d'une récupération maladroite, fautive dans un système sémantique qui permettrait de gérer les traitements lexicaux (lexique phonologique ou orthographique d'entrée ou de sortie) : quand ce n'est pas un simple et très fréquent phénomène de persévération, comment peut-on expliquer certaines substitutions ? Ainsi, dans un exercice d'associations verbales enchaînées, O. A., un aphasique agrammatique donne, en partant de « miel » : ruche, fleurs, abeilles, didé = en fait, Didier... Bourdon (acteur) ; O. A., passionné de cinéma, fait constamment des allusions aux actions des acteurs dans les films.

Dans le modèle en cascade, Caramazza, délaissant le lemme, recourt aux traits sémantiques traduisibles en représentations sémantiques, tandis que les traits syntaxiques sont jugés presque secondaires. A. Potebnia (comme A. Marty qui a influencé le Cercle linguistique de Prague et a eu une incidence, par l'intermédiaire de Jakobson et Chomsky, sur la psychologie cognitive) supposait, dans l'accès au mot, le recours aux analogies par la comparaison de séries de significations à l'intérieur d'un tout – la langue, « lumière de la conscience », – et il y ajoutait le travail de catégorisation, comme expression de la pensée, recourant à des schèmes mentaux, avec leur signification morphosyntaxique (action, relation, quantité...). Le grammatical est impliqué dans le modèle en cascade non plus cognitiviste, mais connexionniste, faisant appel aux représentations distribuées, sorte d'intelligence isolée du mouvement du monde, puisqu'elle est simplement sémantique et lexico-catégorielle, fonctionnant dans une logique fermée de la langue (normative et donc plus ou moins idéologique du mot « juste »). Dans cette sphère changent seuls les rapports entre des éléments constituants (arguments) qui sont admis comme des invariants. Il s'agit d'un traitement conceptuel, abstrait, dans une certaine mesure détaché de la réalité, mais il s'agit d'une aperception de signes sémantiques sans référenciation à un objet situé et à un sujet locuteur donné ; nous sommes dans le domaine purement conceptualiste, mentaliste qui ne rend pas compte de la nature du langage vivant, de l'échange, de l'usage de la langue, qui, dans la production, trouve son point de départ (en restant lié à une thématique donnée) dans l'expression d'un rhème sur la base d'une perception active et d'une prédication distributive. Conformément à cet usage, dans la production de mots/phrases, l'articulation lexico-phonologique/prosodique n'est pas reléguée au second

plan : il ne s'agit pas ici de prononciation phonétique, mais de l'articulation prosodique qui correspond à un dispositif de séquences sensorimotrices (« motorosympathiques » chez G. Chpet), c'est-à-dire, au plan corporel, à des postures, potentielles ou manifestées sous forme d'intonation, de rythme, de timbre et de tonalité du discours. Les aphasiques agrammatiques restreignent la phrase à une unité ou aux unités qui focalisent des éléments rythmiques, à savoir des informations rhématiques qui leur paraissent suffisantes pour assurer l'expression de leur posture associée à une économie d'énergie (il y a une incidence sur leur performance due à leur hémiplégie) : le geste vocal qui lui correspond est une sorte de déficience, car la phrase incomplète/incorrecte ou le mot inaccessible ne sont pas « sentis » en tant qu'eux-mêmes, ni éprouvés physiquement par leur corps en situation sociale et biologique et sont exposés aux interférences sémantiques ou phonologiques du fait d'une mémoire motrice défectueuse : restituer celle-ci revient à s'appuyer non pas sur une représentation mentale (prétendue abstraite) associée à un verbe (considéré à tort comme pivot d'énoncé), mais sur la perception active associée à la saisie et à la mise en relation des indices des objets-choses (incluant le sujet parlant) et traduite, non sans effort et difficulté vocale chez eux, en séquences phono-prosodiques.

Flux du réel, de la réalité et de la langue

Les trois modèles évoqués sont plus ou moins opérants dans des théories linguistiques que décrit et critique G. Chpet. Ces modèles restent liés à la philosophie « subjectiviste » : un sujet « idéal » cartésien, kantien ou humboldtien a, en dépôt dans la tête, un esprit ou, autre variante, six émotions de base, ou encore, plus simplement, une seule : comme, par exemple, la « Joie », avec sa dimension transsubstantialiste chez Spinoza, exemple repris par A.R. Damasio, quand ces deux auteurs l'autorisent à fonder la raison, la pensée. Ce dépôt est lié à l'innéité entendue dans les expressions « *natura naturans* » et « *natura naturata* » (c'est-à-dire, d'un certain point de vue, est donnée une explication surnaturelle en quelque sorte) ou entendue dans l'idée de la rétention par la sélection naturelle de capacités cognitives ou émotives supposées spécifiques ; ou il peut être dû encore à une interaction sociale, mais qui se restreint à une intériorisation de la langue ou des sentiments sociaux comme médiation par rapport à des comportements

à réguler au plan social (cf. L.S. Vygotski¹⁷). Comprendre ce que représente la notion chpétienne de forme interne, c'est aussi définir les contraintes qu'impose le fonctionnement du cerveau, du corps à signifiante sociale, mais aussi biologique. La perception active et la prédication distributive sont liées à la forme interne, à la génération de variabilité intellectuelle et émotive qui, en soi, n'assigne pas de limite à la production de sens, à la construction d'un univers culturel et à « l'édification d'un bâtiment scientifique de la compréhension du monde », incluant éventuellement des fautes, des erreurs, des écarts ou des transgressions. Cette compréhension et production se fait à tout les niveaux de la vie : comme dans cet exemple ordinaire, où l'on voit que le savoir et la saveur (deux mots formés sur la racine indo-européenne *sap : idée de « goûter », « essayer ») vont de pair : O. A. dit un jour : « J'ai soif. Je prépare unE verre et une bouteille de vin » : la forme féminine de l'article est donnée en fonction d'une perception active et d'une prédication distributive fondée sur la relation entre d'une part, « bouteille (de vin) – complément d'objet, mais, ici, objet d'intentionnalité, de motivation, objet caractérisé « en rapport à sa détermination "vers quoi" » (Chpet), et d'autre part, le sujet agent ; l'erreur grammaticale s'explique par le fait que la focalisation de l'attention se porte sur le rhème/complément d'objet chez l'agrammatique ; la perception active se réalise sur la relation entre l'indice / attribut « besoin de boire » d'un objet / sujet (locuteur), la circonstance et l'indice « bordeaux » d'un objet culturel. O. A., originaire du Nord, installé récemment dans la banlieue bordelaise, tout près d'un vignoble, se convertit à la « religion » du vin de bordeaux : après avoir dit sa phrase, fait admirer sa « cave ». Un deuxième exemple : « Je crois en vivant » est une formule en fin de lettre, à comprendre comme « je crois au vivant » qui renvoie, chez le destinataire, à une interprétation découlant d'une conversation précédente avec O. A. sur l'évolution en général et celle de ses pensées en particulier.

Les perceptions nous renseignent sur des conjonctions d'événements, d'actions, mais en les reliant, on fait plus ou moins consciemment des inférences et on établit des rapports de cause à effet. On peut agir sur le réel : dans cette perception motrice (posture corporelle), les objets ou leurs indices présents ou absents sont

17. L.S. Vygotski, *Pensée et Langage*, trad. F. Sève, Paris, La Dispute, 1997 (M. /L., 1934) ; L.S. Vygotski, *Théorie des émotions* (rédigé vers 1931-1932, publié à Moscou en 1984), trad. N. Zavialoff et Ch. Saunier, Paris, L'Harmattan, 1998 ; Cf. également R. Descartes, *Traité des passions de l'âme*, 1649, et W. James, *Théorie de l'émotion*, Paris, F. Alcan, 1901, § XXIV des *Principes de Psychologie*, New York, 1890.

saisis dans leurs relations. C'est ce que G. Chpet invoque comme mécanismes dans la sélection qui s'opère au moment de la formation des concepts et des tropes, à l'aide d'une « prédictivité distributive » contribuant à la construction morphosyntaxique des mots et des propositions : les formes morphologiques et grammaticales sont des outils variables et suffisants, dont les significations s'intègrent à une sémantique générale, et ils sont, dans leur emploi, dépendant de la perception active du sujet modulant sur le plan expressif son rapport au monde. C'est ainsi que se révèle la génération de variabilité, cette « énergie » qui se manifeste dans l'usage même de la langue et qui dynamise le sens, dans la sphère individuelle ou collective. Dans cette situation langagière, on a affaire à des formes corporelles, à des mouvements biologiques, traduisibles en postures plus ou moins culturelles ou spontanées, associées ou non à des séquences prosodiques-syntaxiques, simultanément ou non à des morphèmes lexicaux et grammaticaux, à leur mise en ordre dans la phrase, l'ensemble étant déjà expérimenté, rappelé ou pouvant être expérimenté comme avantage favorable ou non à la survie du sujet individuel ou collectif.

Actions et langages du sujet, mouvement des structures et du sens

Pour G. Chpet ce n'est pas, d'un côté, la notion d'un « sujet général » « abstrait » se reconnaissant en autrui, ou d'un autre côté, la notion d'un sujet psychophysique pur (qu'il ne croit pas, à tort, unique et fortuit) qui permettent de parler de l'unité formelle de la conscience de soi, du sentiment de soi-même (l'identité du sujet) ; c'est la notion d'un sujet-chose sociale qui le permet. C'est à la sensibilité, aux expériences émotionnelles, à la manifestation de la subjectivité, à l'expression et aux actes du corps socialisé qu'il revient de participer de la réception, de la remémoration ou de la constitution du sens, des idées :

En rappelant une idée, ou en considérant attentivement une ou quelques idées, nous mettons en mouvement, mais d'une manière restreinte ou étouffée, les actes auxquels sont associés, dans la cohésion organique, les facteurs sensitifs de l'idéation (D. Ferrier, 1875)¹⁸.

Le vécu, la subjectivité contribuent à l'actualisation de la forme interne de nature intellectuelle et de nature émotive confondues et, par là même, à situer le sujet avec son style propre dans l'univers culturel. Le fonctionnement de la pensée et du comportement

18. Cité dans A. Berthos, *Le Sens du mouvement*, Paris, Odile Jacob, 1997.

langagier en témoigne. Ainsi, l'impact sur les formes externes linguistiques, sur leur évolution, signifie que celles-ci ne constituent pas la structure fermée qui fait la fonction – c'est la fonction (la forme interne) qui capture des structures différentes¹⁹ : mais l'usage de ces dernières influe sur la fonction : une telle influence réciproque s'observe aussi au plan biologique entre organes et fonction. Ces structures, comme expressions verbales et non verbales, ne sont pas seulement « linguistiques » mais, peut-on dire, plutôt langagières (paroles, gestes, attitudes, actions, comportements...), elles sont de nature corporelles, organiques (sociales, physiologiques) et elles sécrètent par objectivation une matrice interne fonctionnelle – les processus de compréhension, d'évaluation, de mémorisation et d'efficacité réversible (rapport du vivant à soi-même, autocorrection adaptative²⁰, plutôt que simple auto-organisation enclose dans une immuabilité²¹, et plutôt que régulation sociale par la médiation du langage normatif). Ces structures différentes représentent un code pour chaque communauté linguistique (groupes, classes sociales) : en fait, des ensembles de symboles²² c'est-à-dire autant de consciences et croyances collectives qui s'affrontent dans les diverses organisations sociales (avec leurs pathologies du stress, de la solitude ou de l'exclusion), mais où peut intervenir, sous la pression des formes internes, le langage subjectivé qui permet le décryptage des champs sensibles et le décodage langagier comme recul et distance critique, toutes choses plutôt délaissées par M. Bakhtine²³ et N. Volochinov²⁴, dès lors que leur explication déterministe du langage est posée à partir de la notion de communauté appréhendée dans une sublimation symbolique, alors qu'en réalité s'y mêlent le lumineux et le sombre, le rêve et la cruauté.

19. Cf. Roman Jakobson, « Relations entre la science du langage et les autres sciences », *Essais de linguistique générale*, T. 2, Paris, Les éditions de Minuit, 1973, qui, dans son approche involutive, en confondant gènes, langage et fonction, fait déterminer la fonction par la structure, écarte tout corrélationnisme.

20. P. Tort, *La Seconde Révolution darwinienne. Biologie évolutive et théorie de la civilisation*, Paris, Kimé, 2002.

21. F. Varela, E. Thompson, E. Rosch, *L'Inscription corporelle de l'esprit*, Paris, Seuil, 1993.

22. H. Lefebvre, *Le Langage et la Société*, Paris, Gallimard, 1966.

23. M.M. Bakhtine, *Problème de la poétique de Dostoïevski*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1970.

24. N. Vološinov (cf. M. Bakhtine), *Le Marxisme et la philosophie du langage*, trad. M. Yaguello, Paris, Les éditions de Minuit, 1977.

Ainsi l'intervention de l'individu, unique et relativement fortuit, avec sa subjectivité et son imagination anime une conscience objectivée, non pas produit moyen des activités subjectives (moyenne statistique), mais produit de l'expression intellectuelle et émotive distribuée qui, dans le sens inverse, est elle-même l'expression de cette conscience (la forme interne), expression qui inclut normes et écarts. Quand G. Chpet parle de l'unité de la structure langagière verbale, il emploie le terme de « structure vivante », concrète, matérielle et dont fait partie la forme interne non pas comme schéma fondant des combinaisons d'invariants, ce qui produirait seulement des variations sur un même thème symbolique, mais comme activité, énergie, forme formative, algorithme, logique ouverte et donc comme génération de variabilité. On peut comprendre cette génération comme la production de modifications, mais non pas à l'intérieur d'un sens en soi, mais comme un dépassement continu du sens, des connaissances, des « vérités ». Ainsi, cela signifie que, dans ce domaine, les fonctions et les structures ne sont pas immuables. Il convient plutôt de parler de corrélations entre des états stables d'équilibre ponctués par des périodes de changement : de limites, de normes, de régulation, mais également d'instabilité, de changement, d'écarts, d'exaptation, de capacité créatrice, de mouvement. Ces réflexions peuvent être rapprochées des remarques que fait G. Chpet sur l'emploi du langage verbal considéré comme un flux, comme un processus et en même temps comme un moment du mouvement. En somme, les structures externes sont des structures conjoncturelles concrétisant intérieurement des processus (des mouvements) de manière diffuse, et ainsi formes internes et formes externes demeurent-elles corrélées les unes avec les autres (« des corrélats ! » G. Chpet). Les structures linguistiques grammaticales normatives chez A. Potebnia, A. Marty, F. de Saussure, sont des univers où le jeu des éléments est à somme nulle (des variations répétitives infinies, répondant au principe spinozien *causa sui*) : c'est un système de désignation des objets avec des expressions figurales qui sollicitent des liens formels et sémantiques associatifs, éléments synsémantiques (qui, d'ailleurs, même au niveau des significations grammaticales, s'objective, selon G. Chpet, en forme interne). Or, par delà le sens conventionnel, un autre sens se crée par le jeu des formes langagières matérielles subjectivées. Le mot « créer » a pour racine **k(e)rē* signifiant « semence », croître », mais on ne retient pas ici l'explication goethéenne mais plutôt l'idée du clinamen de Lucrèce ou de l'aléatoire darwinien inclus dans le principe de génération de variabilité, associé aux phénomènes épigénétiques (voir plus loin).

Du sujet général abstrait au sujet biosocial unique et fortuit

G. Chpet critique la notion de sujet « général » se présentant sous forme d'âme, ou d'entéléchie : il n'accepte pas l'explication indécise que donne Humboldt de la détermination (innéiste) du langage verbal (des langues) et de l'analyse de ses variations par les différents degrés de force de la pensée et de l'esprit, tout en évoquant l'effet de l'esprit ou de la sensibilité des peuples ; ce sujet est « abstrait » et il se trouve en contradiction avec le sujet « sensible », empirique (individu ou peuple). G. Chpet, d'autre part, se représente le sujet général sous forme d'organisme, de système nerveux central ; et en effet, à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, les sciences naturelles ou certains courants philosophiques et psychologiques expliquaient la conscience, le raisonnement, les valeurs morales/émotionnelles, la créativité, le sentiment de soi-même en se référant à la notion d'individu psychophysique. Si Chpet rejette les idées de Spinoza, Lotze, James, Cannon (idées reprises de nos jours par le neurologue américain A.R. Damasio), c'est du fait qu'ils ne prennent nullement – ou du moins très secondairement – en compte l'environnement social de l'individu. Mais G. Chpet n'entrevoit pas la portée d'une réflexion qui est possible de nos jours, celle qui implique le rapport de l'homme à son environnement tant en sa qualité de sujet/objet social qu'en sa qualité de sujet/objet biologique : ce par quoi il devient une « chose » tributaire, dépendante de la socialité (reconnaissance, solidarité, partage des valeurs, mais aussi soumission, exclusion, élimination ou révolte) qui peut être élargie à l'ensemble des êtres vivants (pour G. Chpet, au plan humain, « l'épanouissement de chacun » est lié à l'« épanouissement de tous » selon l'idéologie à laquelle il adhère).

C'est un fait qu'il y a une apparition spontanée d'une synchronisation entre deux individus, deux êtres vivants, quoique avec un ascendant plus ou moins marqué de l'un sur l'autre. Des liens se nouent en temps et lieu réel entre perceptions et actions lors des coordinations interpersonnelles :

Les corps battent à l'unisson²⁵.

Mais c'est souvent un rapport de surface, appelé « effet caméléon » chez l'homme et qu'on retrouve particulièrement marqué dans le déplacement d'une volée d'oiseaux : perception et action sont étroitement liées dans des cycles qui constituent la fonction primaire du système nerveux et qui sont indispensables à la survie

25. O. Oullier et al., « Quand les Corps battent à l'unisson », *La Recherche*, sept. 2007.

des organismes, des groupes, des espèces. Certaines espèces sont presque, aux plans interne (objectivé) et externe, identiques. Mais ce système de résonance ou d'imitation, dès lors qu'augmentent, plus particulièrement chez l'homme grâce à la mémoire sémantique historique, la subjectivité et l'individualité, rejette l'uniformité ; son objectivité doit être opératoire et ne pas se référer à des formes externes constantes. Si une action réelle est effectuée ou est intentionnelle, sont alors activées des régions cérébrales chez l'agent comme chez celui qui l'observe : il s'agit ici de l'activité des neurones miroirs. La même résonance peut intervenir dans l'expression des émotions. Tout de même, les observations faites en laboratoire n'impliquent pas la même complexité que celle qui se manifeste dans les relations sociales au-delà ou au travers des comportements symboliques multiples et variés et qui plus est dans un rapport à des postures biologiques : les « états mentaux » des autres ne peuvent être que supposés semblables aux nôtres grâce à nos expériences et à notre mémoire (avec un pourcentage relatif de coïncidences) – ce qui, en l'occurrence, peut-être utile et avantageux, afin d'anticiper certains comportements. Mais ces similitudes des actes et des sentiments ne sont que des recouvrements partiels (qu'il y ait ou non conformisme, crédulité, naïveté, soumission...). Que cela renvoie à une forme interne, est un fait, mais cela se fait selon des gradients variables dans des situations de vie ; l'implication de la conscience (ce dernier mot comporte la racine **seik-* « couper, trancher » et au sens figuré « décider ») revient à prendre des décisions stratégiques (anticiper, imaginer). Mais le ressenti émotionnel tant social que biologique oriente et évalue l'action, dépasse l'apprentissage des automatismes et des règles, ce qui est obtenu sur la base d'un système ouvert, dynamique : l'aptitude innée au mouvement avec ou non des inhibitions et au traitement de l'information se réalise en termes de formes corporelles et en fonction d'un processus d'interprétation ; sans celui-ci, l'erreur est possible : le fait de comprendre ne signifie pas, dans les relations sociales, se limiter aux conventions qu'a pu impliquer le développement du cortex frontal et du cortex temporo-pariétal ; c'est aussi la capacité objectivée (la forme interne) de dépassement, de distanciation qui, sur le plan évolutif, a permis au vivant d'être plus performant, créatif, innovant selon les espèces. La résonance motrice et l'imitation n'exclut pas l'attitude dynamique ; dans le mot « dynamique, la racine indo-européenne **du-* signifie « efficacité » et le mot grec « dunamis » signifie « force ». Quand le sens se dépasse, il ne comporte pas en lui-même sa propre structure comme une combinaison à l'infini d'invariants (variations sur les mêmes thèmes ou mythes qui, en fait, déjà par leur différences,

témoignent précisément de leur dépassement). Le sens (racine indo-européenne **sent-* : « signification », « direction », « sens [de la vie] »), objectivé, se transforme en processus fonctionnel, en génération de variabilité (et non pas en telle ou telle vérité symbolique) car chaque individu est unique, c'est-à-dire différent des autres dans sa pensée et ses émotions, ce qui détermine une différence dans le sens et en même temps le sentiment de soi-même, la conscience de soi-même, la place de soi-même dans le temps et l'espace historiques et culturels, que traduit son expressivité.

Environnement socio-culturel et écosystémique

L'interaction des corps naturels « socialisés » est, selon G. Chpet, à signifiante sociale humaine. Mais elle peut être également à signifiante biologique dans le rapport de ces corps naturels au monde du vivant avec leurs propres postures de survivance organique, génétique, individuelle et collective. Chez le nouveau-né, les deux postures semblent se confondre, par exemple, quand la mère, « base de sécurité », est absente, ce qui déclenche une expression de détresse et impose le comportement de proximité. Les systèmes d'attachement ou de défense, par exemple, impliquent des comportements adaptatifs d'identification du sujet. Affirmer l'unicité de l'individu social n'exclut pas l'affirmation de l'unicité de l'individu biologique. Analyser et comprendre le jeu de la variabilité dans l'univers du socio-culturel n'exclut pas l'analyse de la variabilité dans l'univers du « naturel » : il y a un lien de continuité et de corrélation entre eux. Ainsi, se produit-il également une sorte d'objectivation de la relation pensée et ressentie du sujet individuel et collectif avec le monde du vivant en une forme interne, en tant que logique ouverte évaluée au plan émotionnel, actualisée hic et nunc en actes alimentaires, sanitaires, reproductifs, tout ce par quoi se constitue la matrice des processus d'évitement (fuite ou indifférence) ou d'approche (empathie ou agression), sur un fond d'éveil et de vigilance, à l'instar de ce qui se passe dans l'univers social conventionnel, conditionné. Précisément, G. Chpet parle d'acceptation, de reconnaissance et de rejet dans les relations sociales ; la douleur physique éloigne le sujet d'une atteinte à son intégrité organique, la souffrance morale, comme la honte ou l'embarras, le protège du rejet social : les épreuves émotionnelles, le vécu, sont des procédures évaluatives des procédures intellectives. Inversement, la mémoire sémantique peut endosser le rôle d'évaluateur d'attitudes ou de comportements émotionnels plus ou moins automatiques, plus ou moins conditionnés. Il n'est pas toujours facile de faire la part des composantes d'un comportement

comme la soumission : une part d'acceptation, une part de peur. Et, ici, intervient le principe de génération de variabilité qui contribue à enrichir les possibilités d'adaptation. L'environnement naturel ou social sélectionne les individus en fonction de ce qui les avantage à survivre, ou bien il les élimine. La génétique a ses potentialités, comme l'actualisation culturelle des individus a ses jeux des possibles.

Dans le mouvement évolutif, parallèlement aux lois de transmission, au brassage très diversifié des individus, il n'y a pas que des mutations délétères ou avantageuses de gènes précis (suite à des erreurs de copie ou sous l'effet d'agents mutagènes), il y a également des changements dans le niveau d'expression de ces gènes. Il s'agit de mécanismes qui augmentent l'apparition de variations hérissables :

ces phénomènes épigénétiques (dans le système de lecture de l'information) : ne résultent pas de modifications de l'ADN : elles sont, selon les cas, les conséquences du hasard ou de stimuli bien identifiés²⁶.

La couleur de certains souriceaux est modifiable par l'alimentation de la mère, et transmissible. Chez le nouveau-né, l'appétence est plus marquée pour le lait maternel que pour le lait artificiel²⁷ : ce comportement d'orientation fait partie d'un héritage évolutif. Ces phénomènes épigénétiques (par exemple encore, l'intégration des humains au mouvement des animaux à la surface de la terre, ce qui renforce leur bipédie, leur aptitude à la course et à la phonation) sans changer la séquence du génome, font que certains gènes s'expriment ou non, et ils modifient le fonctionnement du génome. Ainsi, cela signifie que, dans ce domaine aussi, fonctions et structures ne sont pas immuables. On a parlé de contraintes, de stabilité, mais aussi d'instabilité, de mouvement, considérations qu'on a rapprochées des remarques de G. Chpet sur l'usage du langage verbal perçu comme flux, mais en même temps comme moment d'un mouvement, ce que vient confirmer l'examen de l'apprentissage de la langue par l'enfant entendu, en un premier temps, comme une sorte d'approche statistique (et stati-

26. Cf. V. Debat, « Comment le Milieu sculpte les gènes », *La Recherche*, mai-juin 2007, et E. Jablonka, « Le darwinisme évolue aussi », *Les Dossiers de la Recherche*, 2007, 27.

27. Cf. C. Belzung, *Biologie des émotions*, Bruxelles, De Boeck, 2007, qui renvoie aux travaux des différents cas évoqués.

que) des significations et des formes²⁸, qui, par la suite, dans leur usage variable, lui font découvrir la forme interne du mot à travers l'échange avec les autres des informations évaluées corporellement. Il y a bien évolution des sociétés, mais également évolution biologique des sujets psychophysiques. La maîtrise du feu, la cuisson ont peut-être accru le volume cérébral, et particulièrement le volume des lobes frontaux impliquant (et étant impliqué par) les capacités mentales/corporelles d'établir des rapports à la réalité, à l'évaluation des stimulations et à leur contenu émotionnel, d'anticiper et de planifier des actions ; même dans un cerveau au « repos », déjà l'activité spontanée des lobes frontaux et du thalamus (qui module l'éveil, le stress et le danger) contribue à anticiper la perception du monde extérieur, tandis que l'activité spontanée du cortex cingulaire postérieur et de la jonction temporo-pariétale participe de la prise de conscience du monde intérieur²⁹. En fait, sont préparées, simulées des attitudes, des formes actives corporelles (intéroception et extéroception se combinent). L'anticipation n'est pas sans lien avec l'imagination (la « fantaisie » [*phantasia*, NdE] créatrice chez Chpet) : pour G. Chpet, une réalité « détachée » est une réalité « transformée », ce par quoi intervient le corps psychophysique avec ses réflexes, ses impulsions, ses besoins et désirs à signification sociale ; une « idée » devient « être réel actif, ressenti matériellement », un objet-sujet parmi les objets-sujets agissant à l'épreuve des expériences émotionnelles. Avec chacune ses contenus et ses formes spécifiques, nature et culture s'intriquent ; réel et réalité « s'unissent » (cf. *La Forme interne du mot*, § 8). La même analyse peut s'appliquer aux mouvements du corps psychophysique à signification biologique. La compréhension évolutive du monde, la mémorisation des choses comprises se nourrissent des produits de l'imagination, c'est-à-dire de formes corporelles désirées, elles-mêmes évolutives.

Gènes, fonctions cérébrales et comportements langagiers

À la mémoire du génome capable de se remettre en question, on peut ajouter, en la situant dans la sphère de ses significations et de ses formes spécifiques, la mémoire culturelle, continuellement construite et reconstruite, avec sa logique de révision des connaissances, des croyances, des modèles symboliques et des sentiments (valeurs sociales des émotions). Dans le rapport à la nature, au

28. P. Perruchet, « Mémoire et apprentissage implicite », *Psychologie française*, 43, 1998.

29. M. Boly et al. Pnas, doi :10.1073, 2007.

monde du vivant et à l'organisation sociale, l'homme et les autres êtres vivants, à des degrés variables, procèdent à un investissement croissant de valeurs dans les objets de ce monde (la force du travail créatif constitue de la valeur) : dans les organismes, à l'effort à persister dans leur être, s'ajoute l'agrément d'être qui ne se réduit pas à la « Joie » spinozienne. L'homme, par l'usage de la langue, objective une forme interne – force active, principe de génération de variabilité, agent de l'évolution dès lors qu'elle peut être subjective. Il est entendu que, dans la situation actuelle de l'espèce humaine, les variations génétiques sont peu perceptibles (tout au plus, elles correspondent à des prédispositions à des pathologies selon les individus ou les groupes) ; une certaine relève « évolutive » est de nature culturelle intégrant le biologique à la conscience cognitive, émotive, réflexive et réversible (cf. les manipulations génétiques, le recours aux cellules souches), c'est le jeu des contraintes et des choix culturels, qui peut accélérer ou ralentir les changements dus au brassage des populations.

C'est dans les années 1930-1940 que la génétique a été intégrée à la théorie darwinienne, mais les effets de l'environnement ne sont pas pris en considération dans cette intégration. C'est ce qu'avaient voulu faire cependant, dans les années 1940, C.H. Waddington et le biologiste russe Iv.Iv. Schmalhausen³⁰. Contre le tout génétique et le tout environnementaliste (comme plus tard celui du constructivistes Averill³¹), ces auteurs préconisaient l'idée de la plasticité phénotypique qui constitue un caractère susceptible d'être sélectionné, s'il est bénéfique. Ces arguments sont repris (dans le domaine biologique) de façon restreinte d'une part dans la théorie de l'autopoïèse³² et d'autre part dans la théorie de l'épigenèse probabiliste de Gottlieb³³, pour qui l'individu se développe selon une séquence probable, ce qui renvoie, chez G. Chpet, à l'idée de « l'incertain », des multiples personnalités d'un même sujet socio-culturel (donc sans potentialité prédonnée). Donc, d'une façon générale, l'environnement conditionne l'effet des gènes ; l'approche épigénétique en souligne davantage le refus d'un déterminisme absolu (tel qu'il est revendiqué, par exemple, dans la théorie d'une diffusion égoïste des gènes).

30. Cf. V. Debat, « Comment le milieu sculpte les gènes », *La Recherche*, mai-juin 2007, et E. Jablonka, « Le Darwinisme évolue aussi », *Les dossiers de la Recherche*, 2007, 27.

31. Cf. C. Belzung, *Biologie des émotions*, Bruxelles, DeBoeck, 2007, qui renvoie aux travaux des différents cas évoqués.

32. *Ibid.*

33. *Ibid.*

Ce rapport du stable et de l'instable se dessine au niveau du fonctionnement cérébral. Dans un cadre synchronique spécifique de l'usage de la langue par une communauté linguistique ou par un sujet parlant, le code (plus ou moins évolutif) est composé de formes externes lexico-grammaticales et, lié aux formes internes, il n'interdit nullement, selon G. Chpet, une variabilité des formes et des significations, qui traduit l'effet de la subjectivité, de l'individualité dans la constitution flexible du sens, dans la formation ouverte des concepts et des termes. Par un jeu de transposition, on constate dans l'organisation du cortex des éléments relativement immuables (lobes, scissures... dus à une détermination génétique aspécifique) et des éléments de variabilité, du niveau moléculaire au niveau du réseau de neurones³⁴. Sur la base d'une activité spontanée du cerveau lui permettant de traiter les informations de manière globale et cohérente³⁵, on observe au plan fonctionnel (qu'il s'agisse de cognition ou d'émotion, de mémorisation ou d'action), des capacités internes et non pas des structures et des modèles fermés ; ces capacités sont le reflet de processus historiquement objectivés et non pas des pensées isolées inhérentes ou accessibles au cerveau, et elle s'actualisent en formes externes diverses d'expression.

Des synergies locales, génétiquement déterminées, qui composent le répertoire sensori-moteur de chaque espèce, comme les différentes sortes de locomotion...les parades sexuelles, les postures... sont organisées en stratégies comportementales guidées par les mécanismes globaux³⁶,

qui assurent une certaine cohérence dans des situations de réactions automatiques ou, sur le plan social, conditionnées, conventionnelles. Mais ces stratégies représentent la forme interne objectivée revenant à un processus d'actualisation et de subjectivation dans l'univers de tous les possibles. En effet, les répertoires des comportements sensori-moteurs sont susceptibles de variabilité et de vicariance : en situation d'adaptation, ces mécanismes ne sont pas rigides, ils ont une forme fonctionnelle objectivée (en concordance avec des mécanismes cérébraux permettant des combinaisons adaptées de différents éléments du répertoire) qui ouvre sur la variabilité. Les formes internes et externes résultent du fonction-

34. J.-P. Changeux, « L'individualité naît de la souplesse neuronale », *La Recherche*, juillet-août, 2007.

35. M.E. Raichle, « Que fait le cerveau inactif », *La Recherche*, juillet-août 2007.

36. A. Berthoz, *Le Sens du mouvement*, op. cit.

nement, de la pratique du corps socialisé ou biologique. Incluse dans un circuit de la récompense ou de la punition, cette fonctionnalité rime avec évolution.

Le cerveau utilise des cliques d'encodage de la mémoire pour enregistrer et extraire différentes caractéristiques d'un même événement, et les arrange en une pyramide dont les niveaux sont organisés dans des aspects des plus généraux, ou abstraits, aux aspects les plus spécifiques³⁷.

Ces aspects, en réalité, s'inscrivent dans des répertoires d'action évaluées sur le plan émotionnel, mis en mouvement dans l'échange intra-personnel et interpersonnel et correspondant à des formes d'attitudes et de postures corporelles, ce que nous appelons formes-mouvements corporelles en tant que formes internes et formes externes :

Il n'est mouvement qui ne parle
(Montaigne, *Les Essais*, L II, § XII).

Il reste à préciser que la source de ce parler et de ce mouvement est le corps qui crée de la nouveauté : par exemple, le concept de « nature artificielle » – oxymore et réalité concrète et matérielle d'une organisation socio-technologique nouvelle. Sur la base d'une conceptualisation formalisable (/numérisable), est décrite la capacité de produire des concepts et de la connaissance à partir des expériences, du vécu. C'est une caractéristique de l'intelligence-compréhension qui nous permet de résoudre de nouveaux problèmes dans un monde en perpétuel changement et transformation (les ressources et les conditions climatiques ne sont pas constantes). Le rapport à un objet perçu, senti et évalué émotionnellement, se traduit subjectivement par un complément de « co-significations » (le terme est de Chpet) venant enrichir une signification conventionnelle d'un nom désignant formellement l'objet dont il est question dans une communication et ainsi s'écoule le sens nouveau. Une niche conceptualisée comme nid par une souris répond à ses attentes, si lui correspond le trait « nid » et le trait « dormir », et plus subjectivement les traits « un certain confort » ou « une certaine sécurité », ou autres traits. Ces traits sont intégrés à une organisation socioculturelle des souris à l'instar de ce qui se passe dans la sphère socioculturelle humaine.

37. J. Tsien, « Le Langage (codé) de la mémoire », *Pour la Science*, sept. 2007.

Socialité humaine et non humaine

La socialité humaine au niveau des symbolisations (politiques, philosophiques, économiques, artistiques, coutumières...) est conflictuelle, car les domaines symboliques actualisent des formes internes : et celles-ci ne sont pas à considérer comme étant la pensée, l'esprit avec des concepts ou des schèmes pré-donnés qui s'imposent à partir des choses-entités, des essences, considérations auxquelles se sont tenus, par exemple, des philosophes et même beaucoup de naturalistes, avant Darwin : une espèce était essentialiste (entité stable) et les individus qui la composaient présentaient des variations autour de l'essence. Or les individus sont différents et interféconds – aussi la variation n'est pas qu'un écart, mais la règle d'une évolution plus ou moins réussie, plus ou moins en échec. L'espèce évolue en soi et peut donner une bifurcation vers une nouvelle espèce (la préhistoire nous signale l'existence de plusieurs espèces humaines), en tout cas, l'homme (*sapiens*) n'est pas forcément la fin de l'évolution biologique ou culturelle : par exemple, la création d'assistants virtuels ou la possibilité de télé-chargement de la conscience ou de la mémoire externalisées dans la réalité virtuelle, ou le recours aux super-intelligences artificielles ou aux nouveaux outils technologiques manipulant la matière vivante (cf. la découverte des cellules souches), remodelant la condition première imparfaite des animaux non humains et humains, peut ne pas surprendre. En tout cas se perpétuent certaines formes de vie internes, de corporéité parlante, formative des formes externes nouvelles, sans que ne soit jamais interrompu le lien avec l'ensemble des êtres vivants, une certaine forme de socialité.

La socialité chez les animaux non humains, par la division du travail ou le partage de certaines valeurs morales, n'excluant pas des conduites individuelles, se constituant en domaines symboliques, en systèmes socioculturels très divers et même opposés, renvoient à une certaine forme interne des langages, des comportements et des actions. Nous délaissions la notion de « représentation » qui se situe entre « l'image visuelle » et « l'idée » (ce dernier terme est issu du mot grec signifiant « forme visible », « catégorie ») et qui est repérable dans le terme-concept *obraz* (mot russe : panneau de bois, icône et icône, manière de faire ou d'être) : ce mot, souvent dans les textes de ce volume, est, semble-t-il, l'équivalent d'une énergie qui ne correspond pas, chez G. Chpet, au concept de forme interne objectivée, immanente à l'usage historique du langage verbal vivant, lui-même forme externe immanente à l'effet de la forme interne. Il semble que pour G. Chpet l'idée soit primordiale ; mais le mot « idée » est issu d'une riche racine indiquant la vision, la perception

au service du traitement de l'information, du savoir et donnant une multitude de mots indo-européens comportant les significations suivantes : apparence, aspect, évident, idéal, image, science, histoire, visage.... L'idée n'est pas abstraite (comme essence) de la chose, elle est un acte créatif. Si on se réfère à l'article de Chpet *Le Théâtre comme art*, on découvre en fait l'importance de la fonction « motorosympathique » associée à l'expression des idées, qui peut renvoyer à des séquences mnésiques d'une action simulée ou en préparation (traduisible en phrase), ou encore d'une action fusionnant avec une construction performative ou illocutive ou autre (je te demande, je crains, j'ai peur, je doute, je souhaiterais..., je dis/déclare que... : cette dernière expression signifie en fait : je vous demande de croire que... non pas modalité dite déclarative, narrative, mais somme toute injonctive ou au moins interrogative s'inscrivant dans une logique ouverte). Il s'agit en quelque sorte de séquences intéroceptives et extéroceptives motrices, ressenties comme vécu, comme posture de survivance à deux niveaux d'interprétation – le niveau culturel (chez Chpet) et le niveau biologique en corrélation continue, propre aux différentes espèces. Existe-t-il, dans cette continuité de l'animal non humain à l'animal humain, une correspondance entre leur nature et leur culture, entre les gènes et les mèmes (les équivalents culturels des gènes) ? On peut répondre à cette question par l'affirmative, en recourant à la même notion de forme interne qui opère dans l'espace des différentes espèces animales, mais à la condition de ne pas perdre de vue, chez G. Chpet, l'idée de l'importance de l'individualité et l'idée de la reconnaissance (idée présente chez Kant et Hegel) et de l'identité de la personne multiple, quand il parle de la présence du sujet humain dans la durée historique, de cette présence due à son expressivité et à son style que gardent en mémoire les objets culturels : en effet, cette dimension culturelle de la force de la mémoire (traces matérielles, virtuelles ou non) est un prolongement, chez toutes les espèces, de la mémoire ancestrale génétique plus ou moins commune, mais mue par le principe de génération de variabilité, commun précisément aux formes internes des langages. Certes, les animaux non humains semblent, dans leur comportement, beaucoup plus tributaires de leur composante biologique que ne le sont les animaux humains. Mais si l'on entend par culture

L'aptitude à acquérir et transmettre des savoirs et des compétences, et à concevoir des solutions toujours plus efficaces à des pro-

blèmes en tirant profit de ce réservoir commun des connaissances³⁸,

on peut penser à tort toutefois que, chez les non humains, les traditions semblent se transmettre principalement au sein d'une génération, alors que les humains semblent apprendre beaucoup des générations précédentes : mais dans les deux cas, l'accumulation spécifique des savoirs fonde les activités en matière de survivance physiologique (« Les organismes s'efforcent de persévérer dans leur être »³⁹) ou culturelle, et, de ce dernier point de vue, c'est un fait que l'expression narrative-injonctive (pseudo-savante ou savante) constamment remaniée, améliore la performance même à travers des crises. Ces activités impliquent aussi le futur. Précisément chez les geais⁴⁰, le besoin futur est dissocié du besoin présent, c'est à une véritable faculté d'anticipation qu'on a affaire. Ce voyage dans le temps est de nature perceptive et active et, s'il s'effectue sans recours au récit, dès lors qu'il se matérialise en apprentissage (par imitation), cela équivaut à une mémoire sémantique (analogique).

Dans la séquence biologie-environnement-culture, le comportement animal non humain semble, dans certains cas, assez complexe et non sans intérêt, quand il s'agit de comprendre ce qui met en mouvement les réactions purement automatiques – les impulsions, les réflexes qui devraient relever chez l'homme, selon G. Chpet (certes, dépassant le pavlovisme officiel) de l'étude des sciences naturelles, s'ils n'étaient à signification sociale et s'il n'avaient acquis certaines valeurs et certaines caractéristiques temporelles dans l'ordre du culturel ; chez l'animal non humain, cette signification modulant les automatismes, conduit à certaines formes d'individualisme et donc à certaines formes de socialité et de culture, qui plus est non fermées, non figées ; bien sûr, chez l'humain, il existe, dans le domaine des réflexes, des automatismes, les voies (neuronales) directes et rapides des réactions à des stimuli, et aussi les voies lentes : il s'agit de comprendre ce qui met en mouvement les comportements qui impliquent un raisonnement, une pensée, une évaluation, une distance critique, le réflexe d'orientation (comme l'indiquent les diverses distances sémantiques à valeurs émotionnelles dans les associations verbales

38. K.N. Lalan, I. Coolen, « De la Culture jusque dans nos gènes », *La Recherche*, mai-juin 2007.

39. B. Spinoza, *Éthique*, 1677.

40. D. Alexis, S. Stevens, N. Clayton, E. Nathan, « Le Geai buissonnier, malin comme un singe », *La Recherche*, déc. 2007.

ou symboliques), ce que ne semble pas attribuer Chpet à l'animal non humain. Or,

Pour localiser des sites d'alimentation, les macaques se décident en fonction du comportement de leurs compagnons. Les choix sont rarement le fait d'un seul singe dans les groupes. Chacun s'exprime par sa position, ses regards ou la direction de ses mouvements. En dépit des savoirs et des besoins parfois divergents des protagonistes, un groupe arrive à des décisions qui sont le résultat combiné de processus cognitifs et sociaux. Les relations entre les partenaires jouent un rôle aussi important que leur mémoire ou leur motivation⁴¹ :

l'auteur de ces lignes parle, dans ce cas, d'intelligence distribuée et considère que

plutôt que de poursuivre des stratégies optimales, les singes s'accommodent souvent de stratégies suffisantes pour leur survie (*ibid.*),

mais, pourrait-on ajouter, cela fonctionne tant que leur niche écologique reste stable. Il est certain que cette « rationalité » limitée ne peut convenir à l'espèce humaine dans son rapport à un environnement totalement ouvert et changeant, objet de transformation (souvent au détriment des autres espèces).

Ainsi, l'intelligence ne se réduit-elle pas à une fonction enfermée dans le cerveau (dans ce cas, elle y serait déposée « miraculeusement » ou retenue par la sélection naturelle) : il y a une intelligence distribuée consistant en une forme interne, objectivée, découlant des « relations entre les partenaires : dans un groupe, l'information retenue est amplifiée, puis généralisée en processus ou règle d'une logique ouverte : tout ceci est traduit en expressions corporelles – les formes-mouvements corporelles internes qui, en même temps, subsument les relations subjectivées, tout en imprégnant le mouvement, le grouillement du monde. Une part de la constitution de ces formes corporelles objectivées et subjectivées peut être fondée sur l'imitation.

Imiter les gestes précis d'un autre individu, comme le font les dauphins et les singes, suppose que l'animal possède une « imagerie » de son propre corps qu'il compare à l'animal singé. Cela suggère un certain « sentiment de soi » et pas seulement physique⁴² ;

41. B. Thierry, « La Raison des singes », *Pour la Science*, oct. 2007.

42. *Ibid.*

reproduire « mentalement » à travers des « cartographies » une « imagerie » non verbale, c'est en fait procéder à des simulations, des actions potentielles du corps, des postures, des tensions, une certaine activité physiologique (voir à ce sujet les travaux de Bernstein et l'interprétation de V. Zintchenko dans ce volume) : c'est ce que nous appelons, à la suite de Ribot⁴³, des formes-mouvements corporelles ; mais ces tensions, ces « tendances » correspondent à des contenus émotionnels et intellectifs (la connaissance) fondés sur la perception active à signifiante socio-culturelle et biologique, et on peut dire que, exprimées dans des relations interindividuelles ou groupales, elles sont objectivées en formes internes, comme le sont, chez G. Chpet, les mots « concrets » exprimées ou « pensées »/« sentis », sur la base de la socialité, communauté de corps en communication ; et ces formes internes sont subjectivées, actualisées à leur tour en démarche créative (productions verbales ou non verbales, artistiques ou non) ; et c'est ainsi que s'établit une mise en corrélation.

La participation vive dans l'acte créateur même, la perception active et non pas inerte du produit de cette création, la vie insufflée en elle – tout cela fait de nous qui contemplons, nous nous délectons, nous nous posons des questions à propos du sujet, les partenaires et les complices de celui-ci. Sa subjectivité déborde toutes sortes de limites, que la raison peut apposer à la connaissance, et si, parfois, on appelle le sujet « Je », n'est-ce pas que tout le sens ressenti de son « soi-même » réside dans le fait que ce « soi-même » se dissout dans un « Nous » illimité. L'unité sensible, dont il était question, se répand dans une unité du sentiment, du « rapport » aux humains, aux choses, aux idées. Le sentiment de soi-même prend conscience de son « soi-même » et à travers seulement cela, il prend conscience dès lors non pas du fait « naturel », mais du fait socioculturel. (*La Forme interne du mot*, § 9).

On peut dire toutefois que cet arrière-plan socioculturel risque unilatéralement de décréter universels ses critères de vérité.

43. Th. Ribot, *La Psychologie des sentiments*, Paris, Alcan, 1896. Pour Ribot, l'émotion est un mouvement que produit le corps : « L'émotion simple est elle-même un complexe fait de tendances, c'est-à-dire d'éléments moteurs, et d'états de conscience agréables, pénibles ou mixtes : ces deux facteurs forment un tout en apparence indissoluble » : cité par Belzung, *op. cit.*

Communication et interprétation des formes-mouvements corporelles

Le sujet parlant a la capacité innée de traiter intellectuellement et d'évaluer émotionnellement les informations, et, en prenant appui sur la forme interne, il essaie de comprendre, à travers la signification littérale du discours, ce dont parle son interlocuteur, et il décode le monde des objets, mais, de la perception de l'objet (chose) nommé/désigné à la saisie de l'objet « mental », on a affaire, en réalité, à un mot concret, « vivant », à une matérialité (*predmetnost'*), à un jeu langagier, c'est-à-dire une posture du locuteur, un rapport à la chose, la compréhension de cette chose qui est dépourvue d'un sens objectif déterminé dû à l'illusion de la forme du nom qui la désigne ; puis interviennent des procédés d'interprétation du sens réel communiqué : cet « objet », constitué des significations et des « co-significations » contextualisées historiques (à travers les archisémites ou les sursémites, ou la polysémie, les figures et tropes, etc.), renvoie à des domaines symboliques les plus divers, actualisant à leur manière la forme interne sur le plan sémiotique, mais n'excluant pas une domination de l'un d'eux dans certains cas : en effet, si les sujets tant soit peu s'identifient eux-mêmes (se comprennent), ils ne reconnaissent pas (ne comprennent pas) forcément l'autre, objet social « unique et fortuit », individualité nécessaire à la différence et à la diversité, à la contre-uniformité. Or, et G. Chpet n'en saisit pas précisément l'importance, leur corps biologique est aussi unique et fortuit, exigeant, et parle un langage qui peut éventuellement contredire celui du corps socialisé, plus ou moins conventionnel ou conditionné dans un « Nous » communautaire, dans une communauté ou un conciliarisme qui, sans cet esprit de contradiction, s'expose à une uniformité totalitaire. La notion de sensibilité, de subjectivité, d'évaluation, dans ses formes externes ou internes, s'étend aussi au champ d'action du corps biologique dans son rapport à l'environnement écosystémique, à la nature, à tous les êtres vivants, exigeant des ajustements physiologiques et comportementaux qui ne peuvent être indépendants des sentiments ou des raisonnements sociaux dans leurs formes externes ou internes, équivalant également à des ajustements physiologiques et comportementaux. Le jeu de forces langagières se révèle plus complexe.

Les émotions à signification sociale ou biologique contribuent à donner une réorientation pertinente à la perception active, à établir une évaluation de l'activité intellectuelle sous forme d'étiquetage des connaissances, à donner à ces ajustements une dimension adaptative : mais, par exemple, si ces ajustements sont trop sollicités (une

vigilance accrue eu égard à certaines contraintes de survie), ils peuvent créer une situation de stress ou d'anxiété ; dans ce cas, on voit comment le contrôle, la prédiction ou le rétrocontrôle ne sont pas suffisants, car doit s'y ajouter le sentiment subjectif d'être capable de faire face à une situation donnée, en tant que conscience de soi à signifiante historique. Et l'attitude de G. Chpet, proposant au sujet d'éprouver son identité par la force de sa parole et de son expressivité comme manifestation d'une présence dans l'univers culturel, était sa façon de résoudre la question du sentiment intime de soi-même par rapport à l'acceptation ou au rejet dans les limites d'une socialité que, pour notre part, nous étendons à l'ensemble des êtres vivants.

Génération de la variabilité de formes corporelles adaptatives et fonctionnement cérébral

La reconnaissance mutuelle est donc un processus plus complexe. En tout cas, que le corps socialisé agisse / parle ou que le corps biologique agisse / parle, une communication est possible : la lecture d'une partie de ces langages est assurée grâce aux neurones miroirs⁴⁴, présents chez le singe et fonctionnant, en ce qui concerne les gestes et les attitudes émotionnelles, comme chez l'homme (il s'agit des mêmes aires cérébrales). Chez les oiseaux qui font l'apprentissage du chant, interviennent ces mêmes neurones⁴⁵. Ne pourraient-ils pas servir, chez l'homme, déjà dès l'origine du langage, à lier postures et phono-prosodie et, ensuite, à contribuer à l'apprentissage du langage au plan ontogénétique ? La mimique et les gestes vocaux participent de la constitution de postures ; on rattache même l'organisation des séquences sonores à l'activité d'un gène particulier (FoxP2), celui-là même auquel est dévolu le rôle de contrôler la planification et l'exécution des mouvements de la bouche ; on retrouve ce même gène (sans certaines mutations requises chez l'homme) chez les oiseaux en ce qui concerne la production du chant (construit chez certaines espèces comme une syntaxe). Les neurones miroirs nous donnent la possibilité d'attribuer approximativement à autrui un « état d'esprit » semblable ou différent du nôtre, de saisir en partie, à travers ses postures et les inflexions de sa voix, ce que pense l'interlocuteur, de prévoir éventuellement ses réactions... c'est-à-dire d'activer à l'intérieur et

44. E. Koechlin, T. Jubault, « Broca's Area and the hierarchical Organization of Human Behavior », *Neuron*. 2006, 50(6) ; G. Rizzolati, L. Fogassi, V. Gallese, « Les Neurones miroirs », *Pour la Science*, janv. 2007.

45. F. Prather et al., *Nature*, 451, 305, 2008.

à l'extérieur de nous mêmes des mouvements corporels et des sensations émotionnelles (la douleur, le dégoût, la peur, la joie, l'embarras, la honte...), et des mécanismes qui nous servent fondamentalement à les produire : sentiments d'éveil, de tension ou de relâchement, d'excitation et d'accablement, des réactions de défense ou d'agression, d'approche et d'évitement, de plaisir et de déplaisir : mécanismes moteurs et perceptifs / sensibles qui, sur la base de leur caractère inné, ne correspondent pas à des actions, des images, des mots déjà-là mais à des mots à construire, tout en constituant un sens dynamique. Tout ceci concourt à développer le sentiment de soi-même, incite le sujet à repenser son rôle social, mais aussi ses motivations non seulement dans la sphère sociale, mais aussi écosystémique. Cependant, l'orientation motivationnelle et la nature de l'autorégulation de l'activité et de la personnalité ne s'effectuent pas seulement dans l'univers des symbolisations. Ici, cette attribution et cette saisie ne sont que partielle, insuffisante, même par rapport à nous-mêmes, car toute émotion est souvent composite : dans tel ou tel cas, s'agit-il de compassion ou de calcul ? ou des deux à la fois ? La pratique littéraire nous décrit en long et en large le double ressenti de la « joie-souffrance ». Il est entendu que notre vécu oriente l'interprétation. Ainsi comprend-on pourquoi et comment s'impose l'idée de la forme interne : est nécessaire ici la prise en compte d'une corrélation des formes-mouvements corporelles externes et des formes-mouvements corporelles internes.

Gestes, expressions verbales ou non verbales sont traitées comme éléments ou séquence d'éléments par les mêmes aires cérébrales⁴⁶ (cf. la région motrice et du langage du cortex frontal qui d'ailleurs s'active dans le traitement cognitif des verbes comme mots de l'action et de la motricité, en particulier en tant que verbes de mouvement⁴⁷), à tout cela vient s'ajouter la lecture des mimiques, chez le singe comme chez l'homme (en témoigne l'activité de la partie supérieure du cortex temporal chez l'homme). L'affinement de la dextérité (main droite) a été associé, déjà, peut-être, chez certains hominidés à l'affinement du sens articuloire (entendu comme articulation prosodique et phonologique). Le langage verbal prend son origine dans le langage gestuel, postural,

46. E. Koechlin, T. Jubault, « Broca's Area... », art. cit. ; G. Rizzolatti, L. Fogassi, V. Gallese, « Les Neurones miroirs », art. cit. ; cf. aussi N. Zavialoff, « Hominisation du langage animal », *Société d'Étude et de Recherche des Eyzies*, 2000.

47. M. Grossman, P. Koenig et al., « Neural Representation of Verb Meaning an fMRI Study ». *Hum. Brain Map* 2002, 152 (2).

l'expression émotionnelle, le langage animal. Dans la pratique du cassage de noix chez les chimpanzés, le dispositif perceptif et prédicatif est « syntaxique » ; ce même dispositif est à la base de l'emploi et de la combinaison de trois cris chez le singe hocheur⁴⁸. Pour exprimer une pantomime d'action, on a évoqué, dans une théorie phylogénétique⁴⁹ le recours aux gestes iconiques qui ont un lien avec tel ou tel concept et qui ont une dimension symbolique et conventionnelle ; or la communication gestuelle est marquée sur le plan culturel et historique. Chez les chimpanzés et les bonobos, la gestuelle est indexée à l'environnement, à des situations de communication, c'est-à-dire qu'elle est moins stéréotypée que les vocalisations et les mimiques⁵⁰ (l'ensemble constitue les postures ou formes-mouvements corporelles) : on retrouve là le principe de la perception active déjà mentionnée ; cependant, l'indépendance de cette gestuelle par rapport au contexte est relative, car l'arbitraire de ses signes, plus, apparemment, que pour les mots, ne se détache pas complètement d'une forme interne et est tributaire d'un prélèvement d'indices culturellement et historiquement marqué. « L'homoncule » dans notre cerveau, dont parlent Crick et Koch⁵¹, correspond à cette sensation du corps pourvu de détecteurs d'attributs/indices qui, à partir de leurs effets sensoriels, génère de la « pensée », est une sorte de conscience. La notion de schématisation a longtemps prévalu en la matière (« schème transcendantal » kantien, « schème dynamique » bergsonien, schème spinozien de la mémoire originelle-intellection à la recherche d'elle-même, « schème sensori-moteur » ou « mouvement vivant » comme sens à la recherche de lui-même (cf. Zintchenko dans ce volume), « schème mnésique »). Bernstein parle de « fonothèque », de programmes moteurs, que nous interprétons, à la suite de G. Chpet, comme des processus de perception active, des moyens intellectifs/évaluatifs polymodaux (plus ou moins vicariants). On peut voir, chez G. Chpet, fonctionner une forme, une figure (mot incluant l'idée de « façonner » une forme corporelle), une manière d'être (*obraž*) particulière assez vague, entendue comme forme interne, c'est-à-dire comme activité supposée suprasensible des expériences vécues, mais un tel « mouvement de l'intérieur » est en réalité la sensation d'une intégrité corporelle sensitive, liée à des

48. K. Arnold, K. Zuberbühler, *Current Biology*, 5, R202, 2008.

49. M. Gentilucci, M.-C. Corballis, « From Manual to Speech : a Gradual Transition », *Neuroscience and Behavioral Reviews*, 2006, 1.

50. A.S. Pollick, F.B.M. de Waal, *PNAS*, doi, 10.1073, 10.

51. F. Crick, C. Koch, « Comment les neurones construisent de la cohérence », *Les Dossiers de La Recherche*, 2008, 30.

comportements adaptatifs (à signifiante sociale et biologique) : le « sensible » de la chose est « évincé » (via le « détachement »), mais il est remplacé par le « sensible » (corporel concret) du sujet (via la sélection des indices plus ou moins partagée avec autrui) dans un signe, un mot, un objet (*predmet* – ni abstrait, ni essence) d'un réel devenu monde culturel, dans un signe donnant du sens.

Pour ne pas perdre leur lien avec la forme interne (lien qui s'est instauré à l'origine de certaines formes linguistiques historiques, comme on le voit déjà au niveau des étymons), il convient (ce qu'on peut vérifier, par exemple, dans le domaine de la réhabilitation du langage), de s'appuyer sur le processus de la perception active s'exprimant par des formes-mouvements corporelles ; le lobe temporal est particulièrement impliqué dans l'identification et la reconnaissance des objets (y compris corrélativement le sujet), et il participe à la création du sens à l'aide de séquences phono-prosodiques intégrant plus ou moins le rappel des indices primaires associé à un prélèvement actualisé et personnalisé d'indices, ce qui détermine en partie la constitution de la conscience et de la mémoire du sujet. L'enrichissement des formes internes des langages s'est effectué sous l'effet de la complexité de l'interaction des formes-mouvements corporelles à travers toutes les étapes de l'évolution allant des hominidés à *homo sapiens sapiens*, qu'il s'agisse de la bipédie, de la course, de l'habileté de la main et de la voix, de la prématurité des nouveau-nés, du système de parenté, de la maîtrise du feu (donc de la cuisson) ou de l'usage des langues⁵², des langages symboliques en général comme la parure⁵³.

À la base des langues indo-européennes, chez les premiers éleveurs-agriculteurs, l'internalisation objectivée en formes-mouvements corporelles s'est effectuée à partir des formes-mouvements du monde environnant naturel (êtres et événements), ce que traduisent les processus cognitifs et émotionnels sous-tendant les « idées » des étymons, exprimées par le choix, la sélection d'un indice primaire adapté historiquement à des situations de survivance.

Ainsi, la forme interne n'est pas spécifique du langage verbal, mais des langages verbal et non verbal (humain et non humain). L'implication de l'expérience motrice et émotionnelle du corps dans le fonctionnement de ces langages nous permet de dire, avec G. Chpet, qu'il n'y a pas en soi, déjà dans les choses, de donation

52. P. Pick, L. Sagart, G. Dehaenne, C. Lestienne, *La Plus Belle Histoire du langage*, Paris, Seuil, 2008.

53. M. Vanhaeren, F. d'Errico, « Aux Origines de la parure », *Pour la Science*, juil. 2008.

de formes et significations antélangagières : la génération de variabilité, les formes internes et les formes externes sont immanentes à l'usage de ces langages des corps. Et ces langages ne se réduisent pas uniquement à leur signification sociale. En transposant le principe de génération de variabilité du domaine du langage du corps socialisé dans le domaine du langage du corps biologique, nous constatons que le traitement de l'information véhiculée par ces langages s'effectuent de façon spécifique au niveau des hémisphères cérébraux : l'étude de leur spécialisation⁵⁴ montre que l'hémisphère gauche (celui du langage verbal conventionnel chez les droitiers et certains gauchers) « s'occupe » du corps socialisé, tandis que l'hémisphère droit (qui préfère, par exemple, les stimuli inconnus en matière d'esthétique) « s'occupe » plutôt du corps biologique ; leur coopération, le contrôle de l'un par l'autre rendent bien entendu plus complexe la notion de formes externes et internes des langages ; car cette interaction instaure un processus de distanciation par rapport à un certain état de fait historique et à des comportements et des attitudes intellectives et émotionnelles fondées soit sur une mémoire « révélée », soit sur certaines constructions scientifiques.

G. Chpet, précisément, se détournait du mentalisme, de l'idée du « souffle/esprit » inné sous forme de pensée, d'idées, de concepts, de conscience ou du rapport des idées saisies (et partagées au cours d'une communication) et déjà présentes dans les choses à cette conscience ; il lui préférerait la notion d'idée, entendue en fait comme un ressenti, un sentiment, de l'avènement conjoint d'un monde en mouvement-transformation et de langages cérébro-corporels traitant des informations (traduisibles en mots), mais il ne se préoccupait pas du fonctionnement cérébral. Or, d'un point de vue physiologique et cérébral, mouvement et motivation sont liés (déjà par une racine commune : **mov-* « se déplacer », « changer de positions », qu'on retrouve dans mobile, é-mouvoir, moment...). On peut dire, à la suite de G. Chpet, que ce traitement des informations, tout en s'objectivant en « énergie », forme formative, génératrice, est corrélé à une interaction des corps adaptative, à une socialité écosystémique active. Les postures, les formes-mouvements corporelles, associées à des manifestations expressi-

54. N. Zavialoff, B. Claverie, « Étude de la latéralisation cérébrale du langage », *Revue du psychologue clinicien*, Moscou, 2006, 3. Nous reprenons le terme de « tendance », mais appliqué au corps biologique et socialisé, en signalant des connaissances évaluées émotionnellement aussi bien positives que négatives dans l'expression du corps biologique / cerveau droit ou du corps socialisé / cerveau gauche.

ves (gestes, mimiques, cris, intonation, timbre, tonalité, rythme, manifestations neurovégétatives...), à travers l'aptitude à détecter des changements dans l'environnement tout en leur attribuant la dimension agréable ou désagréable, correspondent à l'actualisation de l'agrément d'être, disséminée dans le va-et-vient des corps, des objets. L'agrément d'être n'est pas fondé uniquement et restrictivement sur de prétendues émotions de base sous-tendues par des états de douleur ou de plaisir, par des éléments agréables ou aversifs, des sentiments dits positifs ou négatifs, des récompenses et des punitions : en cette matière les critères d'appréciation sont très relatifs ; d'un sujet individuel ou collectif à l'autre, ces critères sont culturels et également physiologiques – les degrés de sensibilité sont variables et divers (ce qui explique la diversité et la pluralité des individus et des groupes, mais sans préséance génétique), aussi les distinctions entre plaisir et douleur « naturels » (alimentaire, sexuel), symbolique (pouvoir, argent, jeu) et esthétiques, peuvent-ils être confondus. La croyance active une aire cérébrale associée au plaisir, et le doute n'est pas sans rapport avec les neurones du dégoût⁵⁵.

On sait qu'existent des phénomènes d'autostimulation intracérébrale ou d'auto-administration de substances, mais on a affaire en l'occurrence à des manifestations de motivation ; or, les aspects motivationnels et les aspects émotionnels sont sous-tendues par des substrats neuroanatomiques distincts ; ainsi, la mesure des actions peut être effectuée plus judicieusement, par exemple, en examinant la préférence de lieu chez un sujet, ce qui permet d'évaluer la composante subjective affective associée à un stimulus donné (un partenaire sexuel ou un aliment appétant, tout deux à double signification biologique et sociale) ; cette composante hédonique qui ne met pas le sujet à l'abri d'une vulnérabilité (l'addiction), peut impliquer certains facteurs de personnalité comme la recherches de sensations fortes, l'extraversion, le désir de nouveauté ou de pouvoir : c'est là autant de postures des corps biologiques et socialisés se déliant d'une certaine forme interne émotive et intellectuelle. Nous entendons par forme interne avant tout l'objectivation de processus à partir des comportements qui l'actualisent en contenus sémiotiques que traduisent les symboles de la vallée de larmes ou de la création humaine continue ; ces processus sont ceux de compréhension, de mémorisation, d'évaluation, de réversion. Le mot « comprendre » a pour racine indo-européenne **ghend*, **ghed* : l'idée de « prendre », « saisir », comme c'est le cas dans la perception active redistribuée en prédi-

55. S. Harris et al., *Annals of Neurobiology*, 2007, 62.

cation dans un mot ou les mots combinés. La racine a donné dans différentes langues indo-européennes les significations de : « droit de prendre, prise, butin, prison, prédation, représailles... » Le mot « com-prendre » implique la notion de socialité, d'échange, de discussion, de négociation, de coopération (déjà présente dans le monde animal non humain). Le monde « compris », étiqueté (s'il le faut à l'échelle de temps des attosecondes) est cette « édification d'un bâtiment scientifique », ces connaissances évaluées par des postures plus ou moins à l'unisson (il s'agit d'une sorte de polyphonie), quand, elles aussi, entrent en résonance avec des valeurs évolutives et non pas « révélées », valeurs objectivées elles aussi en forme interne.

Reconnaissance, mémoire et survivance

Panksepp⁵⁶ considère que certains comportements émotionnels ont une valeur pour le groupe social tout en assurant la survie de l'individu au plan alimentaire et reproductif. G. Chpet envisage d'interpréter les manifestations physiologiques (qu'il juge à tort seulement fluctuantes), comme l'expression et l'expressivité des sujets, comme la marque et la présence des sujets dans l'histoire collective. Cette histoire, c'est éventuellement celle de la langue : le sens qu'elle constitue, l'est grâce aussi à sa composante intellectuelle qui facilite le stockage mnésique des informations ; certes, un souvenir associé à un mot s'inscrit d'autant mieux dans l'éventail des réponses adaptatives, qu'il est enrichi particulièrement au plan émotionnel. La langue est une médiation qui impose ses différentes variantes plus ou moins normatives, mais au niveau de l'usage individuel, elle n'exclut pas le réflexe d'orientation, ces exophores mémorielles, plus ou moins implicites qui, autant sinon peut-être plus que les (pré-)suppositions, les suggestions ou les assertions impliquent une logique non monotone dans le jeu du thème et du rhème, c'est-à-dire dans l'expression, l'expressivité de l'expérience émotive, intellectuelle, réflexive et réversible. L'expressivité déborde le sens commun et les valeurs communes. Une réponse comportementale instrumentale volontaire (individualisée à l'intérieur d'une collectivité/communauté) peut moduler une réponse qui peut être automatique. Chez un sujet observateur, une structure cérébrale (l'amygdale), informée par les neurones miroirs corticaux, joue un rôle dans l'identification faciale de la peur exprimée par un sujet observé : une perception active peut correspondre à une émotion

56. J. Panksepp, « Toward a General Psychobiological Theory of Emotions », *Behav. Brain Sci.*, 1982, 5.

plus ou moins correspondante ; cependant, une évaluation intellectuelle (de forme linguistique) chez ce sujet observateur : « il a peur, c'est tout », référée à une situation sociale ou biologique interprétée non sans rapport à ses idées et ses sentiments (actualisant la forme interne), peut être induite à partir d'une activité de son cortex préfrontal droit où s'effectue une vérification par son corps de l'existence ou de l'absence d'une peur somatique (il peut s'agir en l'occurrence de l'effet d'un « marqueur intéroceptif »⁵⁷, si la cause de la peur suscite également un certain ressenti). Dans une situation sociale donnée, on peut avoir des connaissances, un savoir, et être, à la suite d'une déficience d'une zone cérébrale prenant en charge le traitement des émotions, totalement inadapté au contexte social : le lien avec les formes internes de la « sensibilité » – la reconnaissance mutuelle, les valeurs – est perdu, et certaines « mauvaises » décisions peuvent en découler. Il ne s'agit pas en l'occurrence de la perte d'une possibilité de s'aligner sur le « bien penser » (alignement que A.R. Damasio juge positif) : la conscience de soi-même dont parle G. Chpet, revendique, au travers de la diversité et de la pluralité des sujets individuels et collectifs, plutôt la médiation d'une force créatrice singulière, hors d'un alignement, et cette revendication lui fut mortelle : mais

Du moment que la mort même figure en sa qualité d'argument, elle a une signification différente, eu égard à l'individu anthropologique et au sujet social : la mort physique du premier ne signifie pas déjà sa mort en tant que sujet social. Ce dernier vit tant que n'a pas disparu le témoignage de son œuvre quel qu'il soit. (*La forme interne du mot*, § 9).

Pour chaque être vivant, tout instant volé à la fatalité des événements, est le sens nouveau débordant ce qui est dit (« fatal » a pour racine indo-européenne **bha*- « parler », « dire »).

On constate que la douleur physique et la douleur morale sont interdépendantes, que, dans ce cas, les mêmes circuits neuronaux sont concernés. Dans une certaine mesure, le ressenti des modifications somatiques est la condition préalable au ressenti émotionnel (*cf.* théorie de James-Lange). Et si une certaine zone cérébrale n'est pas lésée, la douleur physique interne est traitée comme une information d'alerte. Toutefois, l'émotion associée à la douleur peut être un ressenti passif, mais aussi une motivation à agir : pour Chpet il s'agit là de la fonction du système motorosympathique. On sait

57. W.J.H. Nauta, « The Problem of the Frontal Lobe : A Reinterpretation », *J. Psychiatr. Res.*, 8, 1971, 8, repris par Damasio (« Les marqueurs somatiques »), *cf.* Belzung, *op. cit.*

maintenant que certaines structures cérébrales (cortex cingulaire, insulae...) traitent chez un sujet l'expérience personnelle de la douleur et, également, elles sont activées lors de l'observation de l'application d'un stimulus douloureux à une autre personne : dans ce dernier cas, la composante motivationnelle ou émotionnelle n'exclut pas chez le témoin une résonance somatique selon le degré de son investissement subjectif (comme pour la peur) ; l'expérience antérieure peut ou non émousser la sensibilité ; mais il est vrai que le raisonnement ou le jugement (une certaine idéologie influencée par des facteurs sociaux ou culturels) peuvent entraver le ressenti et l'expression, s'il n'y a pas eu une réelle internalisation des formes-mouvements corporelles objectivées (c'est le problème que soulève G. Chpet à propos du jeu théâtral chez le comédien). Cela tient de la perception de l'état vécu ou mémorisé, homéostasique ou allostasique, des corps : en effet, l'équilibre organique n'est qu'apparent (*cf.* l'usure cellulaire), tandis que les phénomènes allostasiques sont réversifs, compensatoires : sont créés à la fois sens nouveau et sensibilité nouvelle.

En signalant le rôle de la parole et de l'œuvre artistique comme inscription, comme présence, comme trace matérielle, comme traduction de l'absence psychophysique du sujet social dans l'univers culturel, dans la mémoire historique, G. Chpet suggère une certaine forme de survivance qui, en fait, est à considérer comme un prolongement de certaines formes de survivance du corps biologique. G. Chpet, d'ailleurs, ne fait pas émaner ce corps naturel d'une « substance éternelle » ou parfaite, d'une « nature naturante », mais de la vie « vivante », concrète, matérielle, terrestre. Cette survivance « virtuelle », même à travers un parcours archéologique (de **arkhe* : idée de « principe de vie », de « commencement ») s'actualise, ancrée dans le passé et tournée vers le futur, en objets culturels les plus divers. Et ce virtuel, de nos jours, ne peut exclure d'ailleurs d'inscrire le rôle et la place du sujet individuel dans une nouvelle intelligence et émotion collective (avec leur forme objectivée ou cohérence interne, actualisable en solidarité et justice distributive de l'espace et du temps), obtenue par l'entremise de réseaux grâce au Web ou aux technologies numériques : l'interaction plus complexe des formes-mouvements corporelles internes et externes aura à accueillir les machines comme leurs parties intégrantes (il est question de *cyborgs* et de *techno-sapiens*). Celles-ci appartiennent à la sphère de la génération de variabilité adaptative et créatrice.

Université Victor Segalen Bordeaux 2,
Laboratoire de Sciences cognitives